

La Provence Verte appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire.

Le ministère de la Culture et de la Communication, direction de l'Architecture et du Patrimoine, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités territoriales qui valorisent leur patrimoine. Il garantit la compétence de l'animateur de l'architecture et du patrimoine et des guides-conférenciers, et la qualité de leurs actions.

Des vestiges antiques à l'architecture du XXI^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité.

Aujourd'hui, un réseau de 137 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

Le service animation du patrimoine

Il propose toute l'année des animations pour les habitants, visiteurs et scolaires.

A proximité

Fréjus, Grasse, Menton, Briançon, Arles et le Pays du Comtat Venaissin bénéficient de l'appellation Villes ou Pays d'art et d'histoire

Renseignements

Maison du tourisme de la Provence Verte
Carrefour de l'Europe – 83170 Brignoles
Tél. 04 94 72 04 21

Site internet : www.provenceverte.fr

Service Pays d'art et d'histoire
Syndicat Mixte du Pays de la Provence Verte
Quartier du Plan – BP 14 – 83171 Brignoles Cedex
Tél. 04 98 05 12 29

ASER du Centre-Var
Maison de l'archéologie
21 rue de la République – 83143 Le Val
Tél. 04 94 86 39 24
aser2@wanadoo.fr
Site internet : <http://asercentrevar.free.fr>





Villes et Pays d'art et d'histoire
Le pays de la Provence Verte

Laissez-vous **conter**
la préhistoire
en Provence Verte



Maîtrise d'ouvrage

Pays d'art et d'histoire de la Provence Verte

Rédaction

Philippe HAMEAU, Maître de Conférences au Laboratoire d'Anthropologie (LAMIC) de l'Université de Nice-Sophia Antipolis, Président de l'ASER

ASER du Centre-Var, association loi 1901 fondée en 1977.

L'Association s'implique dans l'étude interdisciplinaire et la valorisation des patrimoines matériel et immatériel des communes du centre du Var : chantiers de jeunes, restaurations de monuments, enquêtes orales, mise en place de lieux d'expositions, conférences et publications, etc.

Suivi technique

Service Pays d'art et d'histoire de la Provence Verte

Photographies

Luc VERNEY, élève d'Hélène et Rachel Théret et Denis Brihat. Anime les ateliers de photographie authentique Sépia.

Couverture :

objets de parure trouvés au dolmen IV des Adrets.

Dessins et plans

ASER

Réalisation

Autrement dit communication



04 92 33 15 33



Sites préhistoriques connus en Provence Verte

- | | | |
|---|---|--|
| 1 – La Baume Saint-Michel – Vallée du Carami | 12 – Le Plan Saint-Jean – Brignoles | 22 – Le site de Bagatelle – Châteauvert |
| 2 – La Baume Fere – Massif de l’Agnis | 13 – Sites de plein-air du Néolithique
et de l’Age du Bronze – Saint Maximin | 23 – Le tumulus des Béguines
Plan d’Aups Sainte Baume / Nans-les-Pins |
| 3 – Les grottes du Pas Gravet – Massif de la Loube | 14 – Reporquier – Pourrières | 24 – Le tumulus du Grand Clapier
Plan d’Aups Sainte Baume |
| 4 – L’abri A des Eissartènes – Le Val | 15 – Pinchinat – Pourrières | 25 – Font Mauresque – Mazaugues |
| 5 – Les dolmens des Adrets – Brignoles/le Val | 16 – La Baume des Drams – Mazaugues | 26 – La grotte aux monnaies – Plan d’Aups Sainte Baume |
| 6 – Le dolmen du Col de l’Amarron – La Celle | 17 – Le dolmen du Logis Neuf – Nans-les-Pins | 27 – Le pseudo dolmen des Fouilles – Mazaugues |
| 7 – La Foux – Tourves | 18 – La grotte des Oustaous Routs – Sainte Anastasie | 28 – L’Aven des Fées – Correns / Châteauvert |
| 8 – La grotte des Cèdres – Plan d’Aups Sainte Baume | 19 – L’oppidum de Théméré – Rocbaron | 29 – La Farigourière / Grande Pugère - Pourrières |
| 9 – L’abri Sous-ville – Correns | 20 – Les grottes ornées et sépulcrales de la vallée du Carami | |
| 10 – La grotte des Ayaux – Pourrières | 21 – Les grottes du Grand Jas – Le Val | |
| 11 – La grotte de la Ferrage – Varages | | |



Peintures rupestres, abri A des Eissartènes au Val.

Cet ouvrage a été réalisé pour tous ceux qui désirent connaître le patrimoine des trente-huit communes qui composent la Provence Verte.

Le patrimoine préhistorique de la Provence Verte recèle des richesses qui font l'objet de nombreuses recherches méconnues du grand public.

Une trentaine de sites a été étudiée depuis plus de cent ans, habitats, sépultures ou grottes ornées, dont la connaissance est sans cesse alimentée par de nouvelles données. Il y a plusieurs milliers d'années, les premiers hommes vivant sur ce territoire ont laissé des traces passionnantes à suivre.

Laissons-nous guider afin de découvrir la Préhistoire en Provence Verte.

Sommaire

Un état des lieux

La disparité des informations

Des sites diversement étudiés	page 3
Le problème de la conservation des sites	page 3
La Préhistoire en Provence Verte	page 4

Ces chercheurs qui ont fait la Préhistoire locale

Le début du XX ^e siècle	page 4
Des années quarante à nos jours	page 5

Les paysages du passé

Les paysages du Paléolithique	page 6
Les paysages du Néolithique	page 6
L'impact du Préhistorique sur le paysage	page 7

Quelques stations du Paléolithique

La question de l'authenticité des sites

Un faux gisement	page 8
------------------------	--------

Les stations de l'ubac de la Sainte-Baume

La grotte des Cèdres	page 8
Autres sites connus	page 9
Une période méconnue en Provence Verte	page 9

Les premières communautés paysannes

La néolithisation : qu'est ce que c'est ?

Un bouleversement venu de l'Est	page 10
Une modification des modes de vie	page 10

Les débuts du Néolithique

La Baume Saint-Michel	page 11
La représentation du Néolithique en Provence Verte	page 12

La mise en place des terroirs

Le site de la Foux à Tourves	page 12
Le Néolithique moyen en Provence Verte	page 13

L'organisation des terroirs à la fin du Néolithique

Les habitats

Le Plan Saint-Jean	page 14
D'autres stations du Néolithique final	page 16

Les structures funéraires

Les dolmens des Adrets	page 17
Les dolmens de l'Amarron et du Logis neuf	page 19
Les grottes sépulcrales	page 19

Le sanctuaire des gorges du Carami

Le groupe central	page 21
Les sites périphériques	page 22
Les grottes sépulcrales	page 23

L'exemple du Gueilet

Un premier site de plein-air	page 24
Les grottes du Grand Jas	page 24
L'abri A des Eissartènes	page 25

Quelques découvertes pour l'Age du Bronze

Du Néolithique à l'Age du Bronze en Provence

Des traces d'habitat	page 26
Les utilisations ponctuelles des lieux	page 27

Conclusion

Un patrimoine fragile	page 29
-----------------------------	---------

Un état des lieux

Si la recherche a su, au cours du temps, affiner notre connaissance des sites préhistoriques, ces derniers recèlent encore une part de mystère.

Des sites diversement étudiés

Il n'existe pas de régions que l'homme n'ait parcouru à un moment ou l'autre de cette longue période que l'on nomme uniformément la Préhistoire. En revanche, les recherches ont été réalisées avec plus ou moins d'intensité selon les régions en raison des conditions de conservation des sites et de la volonté des chercheurs à les découvrir. La Recherche a elle-même évolué depuis l'époque où des amateurs plus ou moins éclairés fouillaient les sites archéologiques les plus visibles de leur environnement proche jusqu'aux fouilles dites préventives que mènent aujourd'hui des équipes constituées avant que ces mêmes sites ne disparaissent au profit d'aménagements urbains ou routiers. Des programmes de recherche se mettent également en place qui réunissent un nombre plus ou moins important de spécialistes sur une problématique précise et les amènent à prospecter des zones parfois très étendues. Il n'en reste pas moins que les archéologues trouvent souvent en fonction de ce qu'ils cherchent, qu'ils privilégient tel type de site ou tel sujet d'étude et qu'ils prospectent et fouillent en fonction de leurs questionnements. Le territoire de la Provence Verte connaît la même situation. Les sites préhistoriques y sont nombreux mais diversement étudiés, soit que les découvertes sont anciennes et qu'elles ont été faites en fonction des connaissances encore sommaires du moment, soit qu'elles ont été entreprises plus récemment du fait des préoccupations scientifiques de chercheurs locaux ou dans l'urgence des travaux d'urbanisme.

Le problème de la conservation des sites

Le nombre des sites préhistoriques retrouvés découle aussi de leur conservation. Diverses raisons ont entraîné leur destruction par l'homme au cours des siècles : pillage ou recherche d'objets supposés précieux, christianisation de certains sites, nettoyage des surfaces agricoles, remaniements incessants des lieux, etc. Souvent aussi, les agents naturels ont provoqué leur enfouissement ou leur érosion. Bref, ce que nous connaissons aujourd'hui ne représente qu'une part infime de la réalité et ce constat s'applique même pour les sites que nous croyons préservés parce qu'ils ont restitué un mobilier abondant ou en bon état. De ce mobilier nous ne connaissons d'ailleurs que les objets fabriqués à partir de matériaux durables comme la pierre, le métal, l'os ou la terre cuite. En revanche, nous ignorons tout de ceux qui étaient faits dans des matières périssables telles le bois, le tissu, le cuir, etc. Ce constat vaut aussi pour les structures plus complexes (murs en torchis, systèmes à poteaux de bois, palissades, etc.) dont la présence est parfois décelée mais dont la compréhension reste imprécise. L'emplacement de nombreux sites ne nous est connu que par la prospection : par le ramassage de quelques menus objets remontés à la surface lors des labours.

En profondeur, ces sites sont donc plus ou moins endommagés par le soc des charrues et le mobilier recueilli n'est pas toujours suffisamment révélateur ni de leur nature, ni de leur datation. Ils témoignent cependant d'un fait que le public méconnaît souvent : les cavités ne sont pas les seuls lieux fréquentés par les populations de la Préhistoire et beaucoup de sites de statuts très divers sont en plein-air. Et la Recherche elle-même n'a su révéler ces derniers que très tardivement. La Préhistoire n'est pas un moment unique mais une très longue période soumise à d'incessants changements climatiques qui ont influé sur la faune et la flore et pendant laquelle les hommes et les sociétés humaines ont beaucoup évolué. Il n'y a pas un mais des hommes préhistoriques. Chaque fois que l'on signale une découverte, il est donc nécessaire de la dater et de la replacer dans son contexte. La technologie, l'économie, les structures sociales et les choix culturels des groupes humains, étudiés à travers les objets qu'ils ont abandonnés, sont différents à toutes les époques et en tous lieux.

La Préhistoire en Provence Verte

Cette présentation de la Préhistoire du territoire de la Provence Verte résulte donc de tous ces paramètres : une diversité chronologique des sites mais une très large part faite à ceux de la période néolithique et une disparité dans la documentation recueillie sur près d'un siècle de prospections, de fouilles et de découvertes fortuites. Seuls sont signalés ici les sites pour lesquels nous disposons d'éléments susceptibles de les dater et d'exprimer leur statut. Signalons que la Préhistoire est l'histoire de l'Homme avant que les sociétés ne connaissent l'écriture et qu'en conséquence, nous n'évoquerons pas ici les fossiles d'animaux ayant vécu avant l'apparition de l'Homme. Nous limiterons d'ailleurs notre propos à la longue période qui va du Paléolithique à la fin de l'Age du Bronze, c'est-à-dire des premières manifestations d'une présence humaine en Provence Verte jusqu'aux débuts du 1^{er} millénaire avant Jésus Christ. C'est en effet vers 900 à 800 avant notre ère que l'on entre, en Provence, dans l'Age du Fer et la Protohistoire.

Ces chercheurs qui ont fait la Préhistoire locale

Le début du XX^e siècle

Rappelons aussi que la Préhistoire a longtemps été élaborée par des chercheurs bénévoles et passionnés par le lointain passé de leurs ancêtres. Aujourd'hui encore, si tant de vestiges sont exhumés et analysés, nous devons cette connaissance au concours de nombreux fouilleurs volontaires et désintéressés, sans parler des étudiants qui reprennent, régulièrement, l'analyse du mobilier anciennement découvert.

Peu de découvertes ont été faites dans les premières décennies du XX^e siècle. Victorine Cotte signale en 1924 le ramassage d'éclats de silex dans quelques zones des communes de Saint-Maximin et de Tourves. Henri de Gérin-Ricard fouille dès 1930 les deux tumulus du Plan d'Aups. Il visite aussi la Baume Saint-Michel dans les gorges du Carami, à la recherche d'ossements humains très anciens, mais n'y trouve rien.

A la même époque, des personnalités de Méounes et de La Roquebrussanne, Louis Ducret, Léonce Baude et Elie Alexis mettent en évidence le potentiel archéologique de ces deux communes. Ils ramassent de nombreuses lames polies en roche verte aux abords des grandes sources. Tous ont partiellement et successivement fouillé la grotte sépulcrale qui s'ouvre au-dessus de Bramapan, dans l'Agnis, et qu'on appelle la Baume Fère (la grotte sauvage). Elie Alexis est aussi l'inventeur et le fouilleur des deux grottes, également sépulcrales, du Pas Gravet, dans le massif de la Loube. Dans ses différentes monographies de village, Victor Saglietto, curé de Signes, rapporte leurs travaux et ses propres fouilles.

Pendant longtemps, les découvertes resteront le fait de gens du terroir, sensibles au passé de leurs communes et n'hésitant pas à manier pioche et tamis pour le mettre en valeur.

Sur les parois des sites, ils signent parfois discrètement leur passage, attestant ainsi leur activité de pionniers de la Préhistoire locale. Ce sont encore Y. Palun au Plan d'Aups, R. Corbeil à Varages, G. Couette à Correns et bien d'autres encore devenus anonymes pour n'avoir pas toujours consigné leurs travaux.



André Glory, Julian Sanz Martinez et un étudiant de l'Université de Toulouse lors des fouilles de la grotte Alain en 1941 (photo E. Gravier).

Des années quarante à nos jours

En 1941, la découverte d'une peinture préhistorique dans une cavité des gorges du Carami engendre une affligeante polémique. Henri Neukirch, pharmacien, originaire d'Alsace et réfugié à Tourves, fouille la grotte Alain et signale l'existence d'une figure peinte en rouge sur la voûte. La presse extrémiste et légitimiste en conteste l'authenticité : "Comment ont-elles pu résister aux pluies et aux tempêtes de 40 siècles puisque à l'heure actuelle, elles ne supportent pas un simple frottement avec un mouchoir ?" (Action Française, 18 mai 1943). Julian Sanz Martinez, spécialiste de ce type de figuration, vient authentifier la figure du Carami mais il est lui-même réfugié à Sanary, ayant fui le franquisme, et il est jugé peu crédible. La Société Préhistorique Française est donc contrainte de dépêcher l'abbé André Glory, collaborateur de l'un des plus grands préhistoriens du moment, l'abbé Henri Breuil. André Glory met en place alors une petite équipe de chercheurs locaux qui découvrent une dizaine d'autres sites

ornés dans les mêmes gorges et autant dans celles de la Reppe et du Destel, au nord d'Ollioules. Les peintures schématiques du Carami sont les premières de leur genre que l'on ait mis au jour en Provence. D'autres abris peints ont été découverts par la suite, notamment l'abri A des Eissartènes au Val qu'on voulut nommer dans un premier temps et en signe d'hommage, "abri Glory".

Dans les années 60, Georges Bérard originaire de Cabasse, prospecte et fouille les sites de sa commune : plus de 20 stations de plein-air et en grotte, échelonnées entre le Paléolithique inférieur et la fin du Néolithique. On lui doit aussi la fouille, parfois en urgence, et l'étude de nombreux sites antiques et médiévaux. Parallèlement, il développe une sorte de programme archéologique avant l'heure sur le mégalithisme varois et met notamment en évidence le groupe des dolmens des Adrets, au nord de Brignoles, et le dolmen du col de l'Amarron à l'extrémité occidentale du territoire de La Celle.

Ces premiers travaux sur les peintures et les sites sépulcraux sont repris par nous-mêmes à partir des années 80 : de nouveaux abris peints sont découverts dans les gorges du Carami, des fouilles sont entreprises au pied des figures ou sur des sites proches censés leur être contemporains, des cavités à usage funéraire et des habitats de plein-air sont décelés et parfois fouillés. Ces travaux font évoluer nos connaissances sur l'organisation sociale des territoires, permettent de cerner les pratiques autour de l'acte de peindre et de comprendre les rites associés au monde funéraire. Cependant, ils donnent aussi l'impression que la fin du Néolithique est plus représentée qu'une autre période en Provence Verte. Ce n'est que partiellement vrai et correspond à la mise en place d'un programme scientifique précis sur des sites ainsi datés. Les prospections intensives menées par François Carrazé autour de Saint-Maximin, par Claude Arnaud à Tourves et par Marc Borréani sur de nombreuses autres communes démontrent une importante occupation des plaines et autres zones facilement cultivables tout au long du Néolithique.

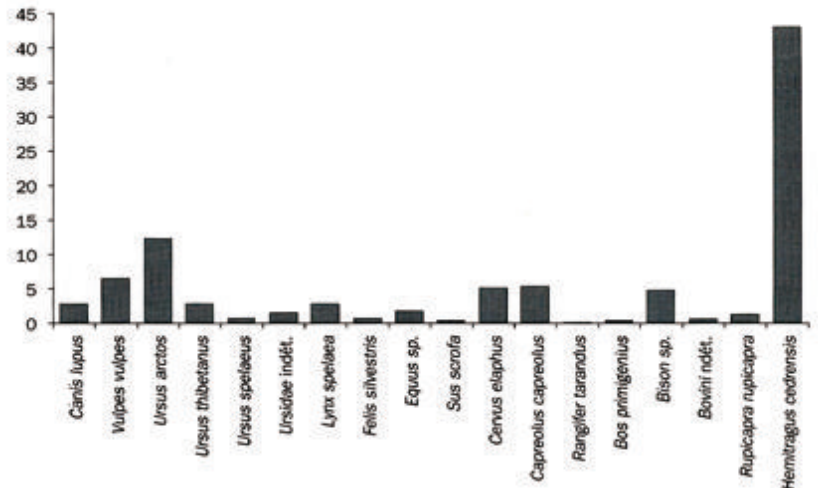
Les paysages du Paléolithique

Reste à présenter les paysages ou plutôt l'évolution des paysages tout au long de la période concernée. Pour ce faire, l'archéologie dispose de nombreux arguments au nombre desquels la détermination de la faune sauvage et de la flore des différents niveaux archéologiques. On connaît les grandes étapes climatiques à l'échelle européenne. Quelques indices permettent de préciser ce qu'il en était en Provence Verte pour quelques périodes. Ainsi, un épisode tempéré frais est notable à la fin du Pléistocène moyen, vers -120.000/-100.000 ans, d'après la faune mise au jour dans la grotte des Cèdres (Le Plan d'Aups).

Pour les grands mammifères, on y note des restes de loup, de renard, d'ours brun, d'ours du Tibet, d'ours des cavernes, de lynx des cavernes, de chat sauvage, de cheval, de sanglier, de cerf élaphe, de chevreuil, de chamois, de renne, de bœuf primigenius et de tahr. On comptabilise aussi des ossements de lapin, de marmotte, de lérot et de campagnole, de pigeon biset, de perdrix bartavelle, de geai et de merle. Le tahr dont les restes sont particulièrement abondants (220 restes, soit 16 individus)



La barre rocheuse de la Sainte Baume vue du nord au niveau de la grotte des Cèdres.



Histogramme du nombre total des restes animaux mis au jour à la grotte des Cèdres, fouilles M. Escalon de Fonton et A. Defleur (graphique de E. Crégut-Bonnoure).

a fait l'objet d'une analyse très poussée par Evelyne Crégut-Bonnoure car il s'agit d'une chèvre sauvage dont l'actuel biotope est l'Himalaya et le Népal. Or, les autres restes animaux appartiennent à des espèces de climat tempéré. Divers arguments amènent à penser que le tahr mis au jour ici est une variante endémique c'est-à-dire locale, nommée *hemitragus cedrensis* (tahr de la grotte des Cèdres), adaptée à un environnement d'altitude, escarpé et frais puisqu'en ubac.

En revanche, la période glaciaire du Würm, qui débute vers -70.000 ans et se poursuit ensuite pendant tout le Paléolithique Supérieur, ne nous est connue par aucun vestige en Provence Verte. On signale souvent qu'au moment de l'optimum de froid du Würm, vers -18.000 ans, le niveau de la mer est très bas, 120m environ en dessous de l'actuel et que la végétation environnante exprime un milieu steppique et froid. Une partie de la faune représentée sur les parois de la grotte Cosquer à l'est de Marseille (pingouin, phoques) traduit parfaitement l'environnement ambiant.

Les paysages du Néolithique

Une étude de Sylvie Nicol-Pichard exprime l'évolution du climat et de la végétation, de la fin du Paléolithique à la fin du Néolithique, à Tourves et ses environs. Les différences qui sont observées par rapport aux zones voisines (pays d'Aix et vallée du Rhône ou frange méridionale des Alpes, par exemple) semblent le fait du compartimentage naturel du paysage varois.

Un sondage de 26m de profondeur a été pratiqué à quelques centaines de mètres de la Foux de Tourves, dans une zone humide, actuellement encombrée de plantes aquatiques. Dans la moitié supérieure du sondage, des niveaux tourbeux sont entrecoupés de passes travertineuses et dans la partie inférieure, des niveaux argileux alternent avec des niveaux limoneux. Ce changement s'opère au passage du Tardiglaciaire à l'Holocène, vers -10.000 BP environ.

La partie la plus basse de la séquence correspond à la période climatique dite Alleröd (voir tableau).

Années av. J.C.	Age B.P.		Cadre chronologique	Cultures	
800	2700	Holocène	Subatlantique	Age du Fer	
				Age du Bronze	
			Subboréal	Néolithique	
3500	4700		Atlantique	Mésolithique	
7000	8000		Préboréal		
		Tardiglaciaire			
Dryas Récent					
Allerød					
Bölling					
9500	10 000	Dryas Ancien			
			Würm		
16.500	15.000				

Cadre chronologique et culturel de la Préhistoire du Paléolithique supérieur à l'Age du Fer.

A côté du pin, très présent, le saule, le bouleau et l'aulne correspondent à une végétation de ripisylve, c'est-à-dire de bord de rivière ou autre étendue d'eau. Le genévrier indiquerait aussi des terrains dénudés et pauvres. Le milieu est donc ouvert. La période suivante est le Dryas récent, plus froide et plus aride, pendant laquelle les taxons d'arbres chutent au profit de l'armoise. C'est une végétation de steppe. Au moment du passage à l'Holocène, le réchauffement est net :



Zone palustre autour de la Foux de Tourves.

chêne à feuillage caduc est présent aux abords du site et le chêne vert fait son apparition. La présence du tilleul indique une certaine humidité. Vers -7.000 BP, et plus largement tout au long des périodes climatiques de l'Atlantique et du Subatlantique, on assiste à une légère diminution de la présence du chêne et aussi à un développement de celle du sapin et du hêtre. Ces deux arbres indiquent un couvert forestier présent un peu plus au sud, celui de l'ubac de la Sainte-Baume. C'est aussi l'apparition du plantain qui témoigne d'une action humaine sur l'environnement : peut-être l'implantation des hommes sur le site même de la Foux, au Néolithique moyen. Enfin, dans les parties les plus hautes du sondage, la présence du chêne vert s'accroît ainsi que les preuves d'un impact de l'homme sur la végétation.

L'impact du Préhistorique sur le paysage

A partir du Néolithique en effet, les communautés agropastorales qui s'installent sur le territoire représentent un facteur important de transformation

du paysage. Les hommes défrichent pour mettre en place des parcelles de culture faisant ainsi reculer l'espace boisé. Ils s'installent durablement dans la plaine et exploitent les ressources, animales, végétales et minérales de leur environnement. Ils pratiquent au quotidien une transhumance de proximité pour leurs moutons et leurs chèvres entraînant un changement progressif du couvert forestier. Une garrigue basse à pin d'Alep, genévrier et pistachier se met déjà en place aux côtés d'autres étendues plus forestières dominées par le chêne à feuillage caduc. Selon les zones, en fonction de leur topographie et de l'intensité de leur fréquentation, les paysages sont contrastés. Le climat exerce aussi une certaine influence : chaud et humide à l'Atlantique (8.500 à 5.000 BP), tempéré chaud au Subboréal (5.000 à 2.750 BP), tempéré humide à tempéré frais au Subatlantique (2750 à 1700 BP). Les paysages dans lesquels s'inscrit la Préhistoire des hommes en Provence Verte ont donc souvent changé moins sur un plan géologique qu'au niveau de la flore et de la faune. Ils ont continué et continuent toujours de se transformer d'ailleurs sous la double action du climat (l'optimum climatique médiéval, le petit âge glaciaire de la Renaissance aux Temps Modernes, le réchauffement contemporain, etc.) et des hommes (emprise et déprise agricole, élevage, activités artisanales et industrielles, urbanisation, infrastructures routières, etc.).

Quelques stations du Paléolithique

Le Paléolithique, âge de la "pierre ancienne", est très mal connu en Provence Verte en raison de la rareté des vestiges découverts pour cette période. Et les premiers hommes qui y font leur apparition sont très récents au regard de l'évolution générale de la lignée humaine.

Un faux gisement

Tout commence par un faux. En 1899, E. Thieux signale le ramassage de divers outils et éclats en silex taillé, d'une dent de mammouth et de restes humains sur le flanc nord de la montagne de la Loube, dans les éboulis de pente du quartier dit des Hautes-Bastides. Les vestiges sont alors attribués à l'époque "chelléo-moustérienne", soit entre le Paléolithique ancien et moyen, sans autre précision de date. Bien que démentie dès 1912, l'information est relayée par Victor Saglietto dans sa monographie sur La Roquebrussanne en 1934. Eugène Bonifay et Henry de Lumley ont repris l'étude de ces vestiges et confirmé qu'il s'agit bien d'un site inventé de toutes pièces. La patine de certains outils est caractéristique de celle qui affecte des silex du Nord de la France. Le même constat vaut pour les dépôts minéraux qui recouvrent la dent de mammouth. Les outils en silex censés être contemporains appartiennent à des périodes et des cultures très diverses. Enfin,

il n'a jamais été possible de retrouver l'abri effondré d'où ces vestiges étaient tombés. La falsification des vestiges a parfois existé dans l'histoire de la Recherche archéologique. André Vayson de Pradenne écrit même en 1932 un ouvrage sur "les fraudes en archéologie préhistorique". Plus courantes sont les interprétations abusives, faites en toute bonne foi. Le territoire de la Provence Verte compte ainsi quelques vestiges supposés préhistoriques et qui n'en sont pas. Les pierres plantées de Néoules ou du Cros de Lome à Méounes, signalées par le Commandant Laflotte dans les années 20, ne sont pas des menhirs mais de simples grandes pierres jetées sur le sommet des clapiés. Plusieurs prétendus dolmens qui nous ont été signalés à La Roquebrussanne, à Mazaugues, à Correns, se sont avérés n'être que des constructions naturelles résultant de l'érosion ou des postes de chasse bâtis avec des blocs de très grande dimension. De même, tout

outil en silex n'est pas automatiquement préhistorique : certains sites présumés ne correspondent parfois qu'au ramassage de pierres à fusil ou à briquet. Aussi, malgré leur signalement dans la littérature ou leur inscription dans la mémoire collective, il reste nécessaire de vérifier l'authenticité de tous ces sites.

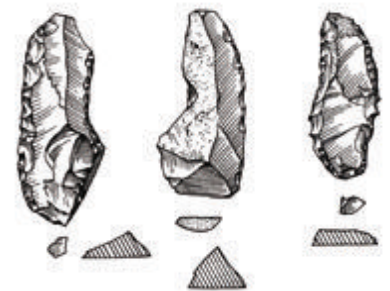
La grotte des Cèdres

Au regard des nombreuses grottes et stations de plein-air signalées dans la région du Verdon, dans le massif de l'Estérel ou plus près, dans la basse vallée de l'Issole à Cabasse, le Paléolithique est une période très peu représentée en Provence Verte. Seule a été fouillée la grotte des Cèdres, sur l'ubac de la Sainte-Baume, à l'ouest du sanctuaire dédié à Marie-Madeleine, par Max Escalon de Fonton en 1952 puis par Alban Defleur en 1987. Il s'agit d'un couloir de 16m de long pour 2m de large en moyenne, ouvert au nord.

Les stations de l'ubac de la Sainte-Baume

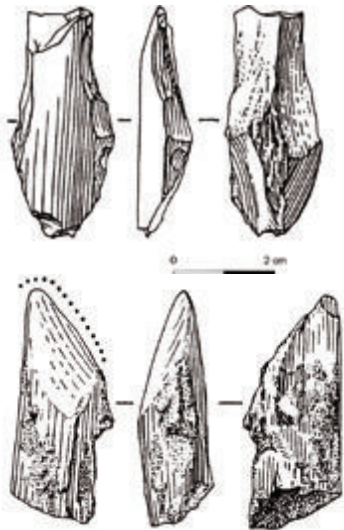


Vue générale de la face nord de la Loube.



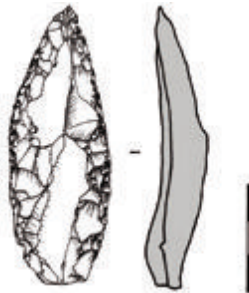
Divers raclors de la grotte des Cèdres (d'après A. Defleur et E. Crégut-Bonnouire 1995).

Sous des vestiges sépulcraux de la fin du Néolithique, plusieurs niveaux, qui semblent proches dans le temps, ont restitué un mobilier attribuable au grand ensemble culturel du Moustérien. Les hommes y taillent des silex d'assez mauvaise qualité (calcaires silicifiés locaux, silex du bassin d'Aix-en-Provence) et y abandonnent 5 nucléus, 32 outils retouchés dont quelques racloirs moustériens, un burin et des denticulés. Deux fragments osseux ont également servi d'outils. La faune est diversifiée comme on l'a vu précédemment. Quelques os animaux portent des stries de boucherie (ossements d'ours, de tahr, de chevreuil, de chamois et de sanglier) ce qui semble indiquer un



Esquilles osseuses portant des traces d'aménagement en outil : racloir et biseau (d'après A. Defleur et E. Crégut-Bonnoure 1995).

dépeçage sur place. Une dent humaine, une incisive déciduale supérieure droite, retrouvée au milieu de ce mobilier montre des caractères très archaïques : la grotte des Cèdres devient l'un des rares gisements français du Pléistocène moyen où l'on ait retrouvé des restes humains. L'analyse de ces vestiges laisse supposer que les hommes sont venus au moins à deux reprises à la grotte des Cèdres et pour des séjours de courte durée. Ce n'est pas un habitat mais le lieu d'une halte au cours d'une expédition de chasse.



Racloir trouvé au Jas de Balma (d'après Ph. Hameau 2000).



Racloir trouvé au Plan de Mazaugues (d'après H. de Lumley-Woodyear 1969/71).

Autres sites connus

C'est aussi au nord du massif de la Sainte-Baume qu'on été retrouvés quelques outils isolés attribuables au Paléolithique moyen. A l'ouest du village de Mazaugues, au quartier du Plan, a été découvert un racloir simple, convexe, sur éclat levallois. A l'extrémité nord du plateau de la Chevalière, près du Jas de Balma, à Tourves, Claude Arnaud a ramassé un racloir double convergent également sur éclat levallois. C'est encore le ramassage d'un racloir convergent qui est localisé à 2 km au nord de Tourves sans autre précision.

Une période méconnue en Provence Verte

Les données concernant le Paléolithique supérieur et le Mésolithique ne sont absolument pas connues en Provence Verte. La fin de cette Préhistoire ancienne basée sur une économie de prédation, où l'homme est chasseur et cueilleur, fait totalement défaut. Les vestiges préhistoriques les plus abondants appartiennent à une Préhistoire récente, celle des premières communautés paysannes fondant leur économie sur la production : l'homme est éleveur et agriculteur.

Les premières communautés paysannes

Quelques milliers d'années plus tard, l'homme passe du statut de chasseur-cueilleur à celui de producteur. Il va alors transformer la nature et se l'approprier.

Un bouleversement venu de l'Est

Le bouleversement fondamental de la société et de son économie qui apparaît avec le Néolithique n'est pas né en France ni même en Europe mais au Proche-Orient, entre Turquie et Syrie. Ce changement est appelé "néolithisation" et porte sur de nombreux aspects aux premiers rangs desquels un rapport nouveau des hommes vis à vis des bêtes et des plantes. Bovins, ovins, caprins et porcins sont domestiqués à partir de souches sauvages : l'auroch pour le bœuf, le mouflon pour le mouton, l'épagre pour la chèvre et le sanglier pour le cochon. La génétique a confirmé que ces souches sauvages étaient bien proches-orientales. Même chose pour les céréales (blé et orge) et les légumineuses (lentilles, pois et pois chiches) que les hommes cultivent désormais après avoir défriché des parcelles de terre. Ce processus est en germe dès le Natoufien, culture qui s'étale de -12.000 à -10.000 av. J.C. environ et prend sa pleine expansion à partir de la culture suivante appelée PPNA, le Néolithique Pré-Poterie phase A, entre -10.000 et -8.700 av. J.C. Pendant ce X^e millénaire, on assiste à une diminution nette de la chasse et de la pêche et à une nette augmentation des céréales et du matériel de mouture. C'est aussi l'apparition des premières lames polies, constituant la partie active des haches destinées au défrichage. Ces lames polies constituent la nouvelle pierre (néolithique) même si la plus grande partie de l'outillage lithique reste taillée dans du silex, de l'obsidienne, etc. Les villages se dotent de quelques bâtiments dont l'ampleur est nettement communautaire. L'évolution se poursuit au PPNB et, à la

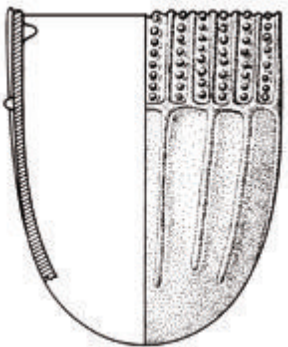
fin du IX^e millénaire av. J.C., s'amorce une diffusion des nouveaux modes de vie, dans tout le Proche Orient et en Europe. D'après les dates d'apparition du Néolithique dans tel ou tel point de l'Europe, on note deux grands courants de colonisation pour ce continent : le premier qui emprunte peu ou prou le tracé du Danube et touche le rivage atlantique vers 5000 av. J.C., le second qui suit le rivage nord de la Méditerranée pour atteindre l'océan, au Portugal, vers 5200 av. J.C. La Provence est touchée par la nouvelle économie de production vers 5600 av. J.C., soit plusieurs millénaires après que le processus a commencé.

Une modification des modes de vie

Domestication et agriculture font changer radicalement les modes de vie. Dès le début de la domestication, les hommes utilisent les bêtes pour en tirer des produits laitiers, pour la toison des caprinés qui peu à peu devient laine, pour la traction et le portage quand il s'agit de bœufs. Les courbes d'abattage établies pour chaque catégorie animale démontrent une gestion des troupeaux qui n'est pas uniquement tournée vers la production de viande. A mesure que le troupeau d'ovins et caprins grandit, il faut envisager une transhumance quotidienne des bêtes. La chasse prend désormais une autre place dans la vie des communautés : elle n'est plus nécessaire, elle devient peut-être une activité qui valorise les hommes. De même, la préparation des céréales diversifie l'alimentation : bouillies, galettes, pain, etc. sont envisageables.

La céramique, qui apparaît dans un deuxième temps permet d'accommoder autrement viandes et végétaux. Les représentations que les communautés se font de leur monde changent aussi ce dont témoigne une grande diversité de vestiges : modelage de petites statuettes, représentations peintes ou gravées de personnages et d'animaux, érection de grandes pierres, tombes animales, décors céramiques, etc.

Quand il apparaît dans le sud de la France, le Néolithique est justement caractérisé par sa céramique, par les formes et la décoration de celles-ci. C'est en tout cas l'un des meilleurs arguments que puissent utiliser les archéologues pour définir les différentes cultures qui se succèdent. Le Néolithique ancien est déterminé par sa décoration imprimée et notamment par l'impression dans la pâte du bord d'un petit coquillage marin qu'on appelle cardium, d'où le nom de Néolithique ancien Cardial. D'autres formules décoratives existent aussi. Et bien sûr, le phénomène de néolithisation est plus complexe que ce que nous venons de rapporter en quelques lignes.



Vase orné de cordons et pastilles mis au jour à la Baume Saint-Michel (d'après Ph. Hameau 2000).

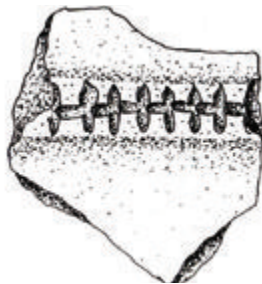
La Baume Saint-Michel

Le Néolithique ancien est peu présent en Provence Verte, connu dans trois grottes et abris sous roche. Le plus important est la Baume Saint-Michel, un grand porche de 20m de large en rive gauche du Carami, à la limite des communes de Tourves et de Mazaugues. Une longue campagne de fouilles en 1988 a révélé l'occupation des lieux au Néolithique ancien Cardial.

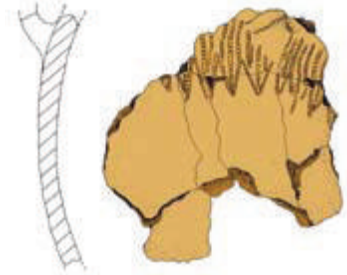
La céramique correspond à une vingtaine de récipients environ. Un seul est reconstituable graphiquement : une jarre de 50cm de haut et de 35cm de diamètre, à pâte bien cuite, rouge à brune. Elle est décorée dans sa partie supérieure de cordons et de grosses pastilles appliquées. Un cordon proéminent sous le bord interne suggère l'existence d'un couvercle. La jarre a cassé à la cuisson et a été réparée. Des trous ont été percés dans la panse, sur les deux côtés de la fissure, de façon à y passer un lien pour la refermer. D'autres vases globuleux sont décorés avec le bord cranté d'une coquille de cardium ou celui lisse d'une valve de moule. Ce sont des frises d'impressions courtes, verticales, obliques

ou en ligne brisée. Les coupes de très petite taille ne sont pas ornées.

Diverses matières siliceuses ont été exploitées mais les plus représentées sont un silex noir et un autre blond. Si l'origine du premier nous est inconnue, peut-être le sud du Var, le silex blond est certainement vaclusien. Le silex noir a été débité sur place puisque de nombreux éclats ont été recueillis mais le débitage recherché est celui de lames et de lamelles. Pour le silex blond, il semble que des lames déjà débitées aient été introduites sur le site. Grattoirs, racloirs, lames brutes ou retouchées forment l'essentiel de l'outillage auquel s'ajoutent cinq armatures de flèches dites tranchantes. Façonnées à partir de fragments de lames, elles ont une forme trapézoïdale. C'est pourtant le grand côté qui constitue la partie active de l'armature, celle qui rentre dans le corps de l'animal. La faune est bien conservée. Le pourcentage des animaux domestiques est de 37%, faible au regard d'autres sites de la même période, et comprend le bœuf, le mouton et la chèvre. Sont chassés le sanglier (31%) et le cerf (16%) suivis de très loin par le renard, le chevreuil et le chamois (les



Tesson à décor de cordon et impressions verticales de la grotte des Ayaux (d'après Y. Giraud 1991).



Tesson à décor d'impressions à la coquille du cardium trouvé à la grotte des Ayaux (d'après Y. Giraud 1991).

sommets de la Sainte-Baume ne sont pas loin), et par le lapin de garenne. La pêche est représentée par une vertèbre de truite fario dont les analyses permettent d'estimer la longueur (25cm), le poids (120g) et l'âge (5 ans).

A Correns, en rive droite de l'Argens et au débouché des gorges dites du Vallon Sourn (sombre), l'abri Sous-Ville est un grand auvent rocheux ouvert dans le flanc nord d'une butte de travertin. Il a été fouillé anciennement et sans méthode. Jean Courtin, qui a vu le mobilier extrait de ce site, signale une abondante céramique décorée au cardium des mêmes frises d'impressions que celles signalées pour la Baume Saint-Michel.

Dans le flanc sud du massif de la Sainte-Victoire, la grotte des Ayaux est une cavité étroite et pentue ouverte au sud. Son fouilleur, Yves Giraud, y a mis au jour quelques tessons céramiques décorés à la coquille du cardium, d'autres à décor plastique de cordons horizontaux et verticaux et un fragment de cuillère en terre cuite. Quelques fragments de lames et lamelles et des os animaux (chèvre, mouton, bœuf, lapin) complètent ce petit mobilier.

La représentation du Néolithique en Provence Verte

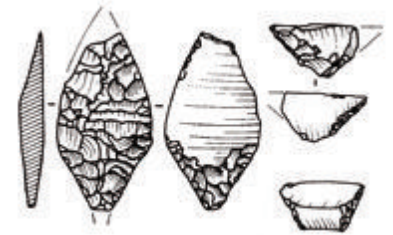
Les données archéologiques susceptibles d'illustrer l'implantation des premières communautés agropastorales du sud-est de la France sont donc encore faibles en Provence Verte au regard des informations recueillies sur d'autres sites proches : la grotte du Vieux-Mounoï à Signes et surtout la baume Fontbrégoua à Salernes. Dans les deux cas, il s'agit de vastes cavités où le séjour des hommes jouxtait le parcage des animaux. Des grains de blé tendre-compact et d'orge nue, quelques lames de silex ayant servi de faucille, des meules et des broyeurs y illustrent l'agriculture. A Fontbrégoua, les espèces domestiques représentent à peu près 60% de la faune retrouvée et la chasse concerne essentiellement le sanglier. En revanche, outre la grande quantité de matériel de ces deux sites, le mobilier lithique et la céramique sont assez proches de ce qui a été trouvé à la Baume Saint-Michel. Tous ces sites du Néolithique ancien sont des grottes, ce qui ne veut pas dire que les premières communautés agropastorales de Provence ignoraient les habitats de plein-air : ceux-ci sont connus dans le sillon rhodanien.



Pointe épaisse sur silex - quartier de la Foux de Tourves (d'après Cl. Arnaud et Ph. Hameau 1994).



Grattoir - quartier de la Foux de Tourves (d'après Cl. Arnaud et Ph. Hameau 1994).



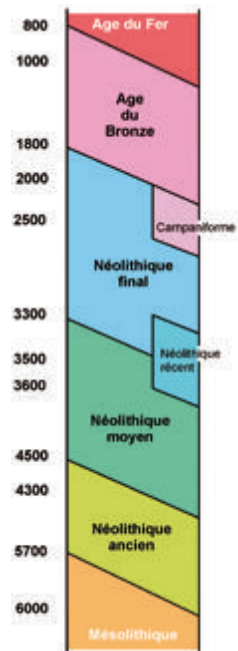
Armatures de flèches, perçantes et tranchantes - quartier de la Foux de Tourves (d'après Cl. Arnaud et Ph. Hameau 1994).

entières mais le débitage à la pression est indubitable pour les plus régulières et les plus fines d'entre elles. Des grattoirs, des racloirs et des burins sont présents. Les perceurs qui auraient pu affiner la datation du site sont absents.

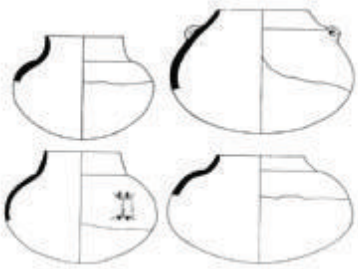
La mise en place des terroirs

Le site de la Foux à Tourves

L'époque suivante, la phase moyenne du Néolithique, est également peu attestée. Le site le mieux renseigné est celui dit de la Foux à Tourves. L'habitat occupait vraisemblablement le petit plateau dont l'extrémité méridionale domine la fameuse source. Le site a été lessivé et l'abondant matériel a été mis au jour dans les parcelles cultivées en contrebas du plateau. Près de 1500 témoins lithiques y ont été ramassés par Claude Arnaud. Les matières siliceuses sont variées même si leur patine interdit souvent leur identification. Les calcaires silicifiés locaux, très utilisés à la période suivante, sont encore peu présents. Les nucléus retrouvés attestent un débitage sur place de lamelles. Peu d'entre elles sont



Chronologie de la préhistoire récente.



Formes de la céramique chasséenne de l'abri Sous-Ville (d'après J. Courtin 1974).

Des armatures de flèches diversifiées ont été recueillies : tranchantes ou perçantes, foliacées, losangiques, etc. C'est à proximité de ce site qu'un sondage a été pratiqué en vue d'évaluer l'évolution du paysage depuis la fin du Paléolithique. Il y apparaît que l'implantation humaine au Néolithique moyen entraîne automatiquement un changement du couvert forestier.

L'abri Sous-Ville déjà cité, à Correns, a également donné un riche matériel Chasséen : vases cylindro-sphéroïdaux, écuelles carénées, anses en flûte de Pan, etc. Le site a hélas été fouillé sans méthode d'où l'absence d'autres informations.

La grotte de la Ferrage que l'on nomme aussi "la Forteresse", creusée dans un massif de travertin, domine la rive gauche de l'Eau Salée. Au départ de la galerie d'entrée, un petit diverticule a servi de chambre sépulcrale. R. Corbeil l'a fouillé en 1939 et attribué à la fin du Néolithique. Au vu de certains éléments, notamment deux éclats d'obsidienne et des moyens de préhension dits "en flûte de Pan", ce mobilier serait plutôt ou aussi du Chasséen. Des armatures de flèches, des lamelles et des perles complètent l'ensemble.

Le Néolithique moyen en Provence Verte

On conçoit généralement le Néolithique moyen comme une période pendant laquelle les communautés s'installent plus durablement sur des terroirs déterminés. Ceci est difficile à démontrer en Provence Verte. On observe tout au plus un nombre important de stations de plein-air qui appartiennent globalement au Néolithique sans autre précision.

Pour peu que les prospections soient systématiques, elles ont livré et livrent encore, très régulièrement, du matériel céramique ou lithique aux abords des sources. C'est ainsi qu'à La Roquebrussanne, des dizaines de lames polies en roche verte, des pointes de flèches, des grattoirs et des éclats de silex ont été

ramassés par divers chercheurs locaux aux alentours de la Font d'Aurenge, de la source des Molières et de la Foux. Même chose autour des sources de Baou Mouroun, des Paullets, de Telmond, etc., à Tourves.

Des stations de hauteur sont également connues par le hasard de quelques sondages ou de travaux ponctuels d'aménagement.

Des lames de silex auraient été trouvées sous le rempart de Saint-Probace, à Tourves. Des armatures foliacées en silex, des lames polies en roche verte, des fragments de lames et de très nombreux éclats retouchés en silex et en calcaire silicifié ont été mis au jour aux abords de l'ermitage de Saint-Quinis à Camps.

On pourrait multiplier de tels exemples. Il s'agit certainement d'habitats perchés qui ont été définitivement nettoyés lors d'implantations plus récentes : oppidum, castrum, ermitage, etc.



Lame polie en roche verte appartenant à une hache.

L'organisation des terroirs à la fin du Néolithique

Lorsque les fouilles sont menées avec minutie et que l'analyse des sites et de leur mobilier est réalisée en équipe, les données s'avèrent nettement plus pertinentes. C'est ainsi qu'ont été menés plusieurs travaux sur divers sites de la fin du Néolithique permettant d'avoir une vision plus nette de l'organisation des terroirs à cette époque.

Le Plan Saint-Jean

Le site est localisé à 2,5km à l'ouest de Brignoles et en rive gauche du Carami, au niveau de sa confluence avec le ruisseau du Plan. C'est un habitat de plein-air dont la superficie est évaluée à 4 ha. Nous n'en avons fouillé qu'une partie, entre 1991 et 1994, celle qui était menacée par des travaux d'extraction d'argile. L'établissement compte de nombreuses fosses creusées en arrière d'un large fossé, et des structures hors sol.

Le fossé a une largeur de 4 à 8m selon les endroits pour une profondeur de 0,80m. L'eau y a circulé ou stagné sans qu'on puisse dire s'il a été creusé par l'homme ou s'il s'agit d'un ancien cours du ruisseau du Plan. Il a pu servir de limite septentrionale à l'habitat puisque les fosses, une soixantaine au total, n'ont été reconnues que du côté sud. Ces fosses ont des dimensions et des morphologies très variées, qui vont du simple trou étroit et profond qui a pu contenir un poteau jusqu'aux excavations aux formes complexes souvent emboîtées les unes dans les autres. Leur remplissage peut être complexe et compter jusqu'à six niveaux différenciés. Leurs fonctions premières, c'est-à-dire les raisons de leur creusement, nous sont souvent inconnues. Nous n'observons en fait que le rôle qu'elles ont joué dans un deuxième temps : des dépotoirs pendant l'occupation des lieux ou des pièges pour le mobilier épars après abandon du site. Elles sont en effet remplies d'un abondant matériel. Il semble qu'on puisse soupçonner plusieurs phases de



Fosse multilobée au Plan Saint-Jean (photo Ph. Hameau).



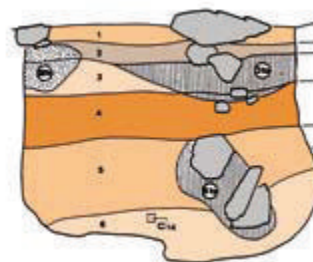
Sommet d'une fosse et son remplissage - Plan Saint-Jean (photo Ph. Hameau).

fréquentation des lieux dans un intervalle de temps relativement réduit. Un amas de galets, de plan quadrangulaire, de 2,30m de long, pourrait avoir servi de zone de cuisson. Les galets ont tous subi l'action du feu. On a retrouvé à sa surface une centaine de tessons céramiques amoncelés en plusieurs tas distincts et appartenant à trois récipients écrasés sur place : deux grandes jarres et un petit pot à carène vive et anse en ruban. Plus au sud, a été découvert un alignement de grosses pierres sur une quinzaine de mètres de long. Les blocs sont bruts, disposés en

deux parements et une seule assise. Ils sont posés obliquement de façon que seules leurs faces supérieures se touchent. Ils pourraient correspondre aux éléments de calage d'une palissade en bois. Celle-ci ne servait sans doute qu'à délimiter un secteur d'activité puisque des fosses ont été retrouvées sur ses deux côtés.



Fosse avec grande pierre et amas de torchis Plan Saint-Jean (photo Ph. Hameau).



Coupe stratigraphique d'une fosse au Plan Saint-Jean (d'après C. Chopin et Ph. Hameau 1999/2000).



Industrie lithique du Plan Saint-Jean
(Photo R. Rouziès).

Le mobilier du Plan Saint-Jean a fait l'objet de plusieurs travaux universitaires : études de l'industrie lithique par Cyrille Chopin, de la céramique par Jessie Cauliez et de la faune par Emilie Blaise. L'industrie lithique est abondante et privilégie un matériau local mais d'assez mauvaise qualité : le calcaire silicifié qui affleure sur de nombreuses buttes de la vallée (quartiers du Jonquier, de Telmond, d'Estagnol, de Ramatuelle, de la Gaudière, etc.). Les rognons se présentent sous forme de gros bâtonnets prismatiques dans lesquels il est difficile de façonner des objets peu épais. Les Préhistoriques en ont tout de même tiré des grattoirs, des raclours et même quelques armatures de flèches. Des silex plus performants ont également été taillés, à hauteur du tiers de l'industrie lithique recueillie sur le site : des silex blonds et bruns dont on a tiré des outils sur lames. La céramique est très fragmentée. Certains récipients ont été retrouvés écrasés sur place, d'autres cassés et jetés sur le sommet des fosses. Divers modules existent depuis les grandes jarres et marmites à bords droits ou peu rentrants jusqu'aux petites coupes et écuelles, très évasées, en passant par différents types de jattes, d'une capacité de 3 à 15 litres. Près de 10% des fonds sont aplatis ou carrément plats. Les moyens de préhensions sont variés : gros mamelons sur les vases de stockage, anses en ruban sur les formes de petite dimension.

L'argile était peut-être extraite localement à l'exemple des officines antiques de potiers dont on connaît l'existence entre Tourves et Brignoles. Au nombre des décors, on note des cordons épais, qui relient souvent les moyens de préhension, sous le bord des plus gros vases. Sur les récipients de moindre volume, ce sont des groupes de pastilles au repoussé, des alignements de petites impressions rondes, de fins sillons ou des cordons à peine marqués.

En croisant les données des formes et des décors céramiques, il a été possible d'exprimer la place du Plan Saint-Jean dans son contexte chrono-culturel régional. L'occupation du site est à placer entre 2400 et 1900 av. J.C. et serait même scindée en deux grands épisodes culturels. C'est une phase de régionalisation du phénomène campaniforme. Le cortège des formes et des décors pour cette phase très tardive du Néolithique final amène à parler d'un "style Plan Saint-Jean".

Les restes de faune permettent de décompter près de 86% d'animaux domestiques et une faible proportion d'espèces chassées, à hauteur de 14%. Les activités cynégétiques concernent essentiellement et dans l'ordre décroissant d'importance, le cerf, le chevreuil et le lapin. La consommation carnée de la communauté du Plan Saint-Jean repose donc principalement sur son troupeau de moutons et de chèvres (54%), de bœufs (13,5%) et de porcs (12,5%). Le chien est présent (5,4%). Les courbes d'abattage de chaque espèce témoignent de la gestion du cheptel. Ainsi, 27,6% des caprinés sont abattus entre 1 et 2 ans, au maximum de



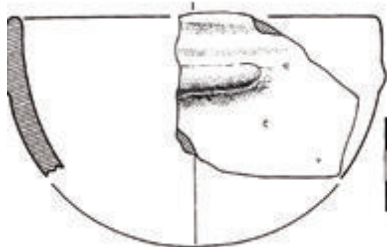
Alignement de pierres à fonction de base de palissade - Plan de Saint-Jean
(photo Ph. Hameau).

leur rendement en viande, 31,3% d'entre eux entre 2 et 4 ans ce qui signifie qu'on a gardé des femelles laitières et 23,6% au-delà de 4 ans ce qui suggère une utilisation de leur toison. De même, pour les bovins, l'abattage concerne essentiellement les bêtes entre 4 et 5 à 6 ans : on les a donc gardés pour leur lait. Certains bovins plus âgés ont sans doute été utilisés pour leur force de traction et de portage. Des déformations observées sur certaines phalanges pourraient confirmer cette hypothèse. Enfin, les porcs sont très majoritairement abattus avant 2 ans, pour leur viande. Le reste du mobilier se compose d'objets sur os (des poinçons et des pointes de flèches), de plusieurs fragments de lames polies en roche verte, de meules en grès, de galets aux multiples fonctions, etc. Le Site du Plan Saint-Jean est assurément le petit village d'une communauté diversifiant ses activités mais appuyant son économie sur l'agriculture et l'élevage, même si nous ne sommes pas en mesure d'évaluer l'organisation de son espace. Son emplacement peut surprendre quand on constate les régulières remontées d'eau qui submergent le site et ses structures après quelques journées pluvieuses.

D'autres stations du Néolithique final

Depuis quelques années, les aménagements d'une ZAC et l'élargissement de l'autoroute A8, respectivement à l'ouest et au nord de Saint-Maximin, ont nécessité des opérations de fouille archéologique préventive. A plusieurs endroits, des vestiges du Néolithique final ont été mis au jour. Leur analyse ne fait que commencer. Elle révèle une importante occupation de la plaine de Saint-Maximin entre Néolithique final et Bronze ancien.

Au lieu-dit Chemin d'Aix, dans une cuvette naturelle et humide du terrain, ont été mis au jour des fosses et deux murs de 7m de long environ, presque parallèles et conservés sur une seule assise. A proximité de ces murs, on note des concentrations particulières de mobilier et des creusements de foyers. L'industrie lithique témoigne d'une percussion directe à pierre dure. Des lames, des lamelles et des armatures de flèches, taillées dans une bonne douzaine de silex différents, sont les éléments les plus caractéristiques. La céramique, très fragmentée, suggère l'existence de plus de 200 récipients : grandes jarres et marmites, jattes, coupes et plats. Au nombre des décors sont les pastilles au repoussé, les fins cordons verticaux ou obliques, les cannelures au doigt et les lignes ondulées incisées. Ce mobilier céramique est très ressemblant à celui du Plan Saint-Jean. La faune domestique est très ordinairement composée de moutons et chèvres (32%), de bœufs (62%) et de porcs. Le cerf et la cistude d'Europe, une petite tortue d'eau douce, ont également été consommés. Côté nord, le long du Chemin de Barjols, une cinquantaine de structures en creux ont été repérées : 8 d'entre elles seraient des silos, 2 autres profondes de 2,50m et



Petit vase à cordon horizontal fin - site de Reporquier (d'après Ph. Hameau 2001).

de 3,80m font penser à des puits, 2 autres encore abritent des squelettes complets de chiens. Des dépressions faiblement creusées ont fonctionné comme des foyers ou des lieux de vidange de foyers. Des nodules d'argile brûlée, de la faune, de l'industrie lithique et de la céramique, des meules représentent le mobilier courant. Les sites proches d'Herbous, de la Laouve, du Chemin du Prugnon, ou dans la ville, du Monastère des Dominicaines, montrent des vestiges identiques.

A Pourrières, les sites de Reporquier et de Pinchinat ne sont connus que par d'abondants ramassages de surface. Leur attribution chronologique est donc moins assurée. Le premier occupe la première terrasse de l'Arc et s'étend sur une superficie évaluée à 2 hectares. Son mobilier (silex blond, armatures losangiques, lames polies, jattes et gros bols, ni décor, ni carène) pourrait indiquer une occupation des lieux entre Néolithique moyen et final. Le site de Pinchinat, au bord de l'Aubanède, affluent de l'Arc, est plus certainement de la fin du Néolithique. Le débitage laminaire et lamellaire est sur silex blond et sur silex rubané de la région de Forcalquier. On note des lames épaisses, de celles que les archéologues nomment "en barre de chocolat", de nombreuses lames polies et ustensiles de broyage en grès, des vases de resserre à bord droit et cordons horizontaux, des vases de moindre volume décorés de fins cordons, quelques carènes, etc.

A Mazaugues, la Baume des Drams est un site très différent. Il s'agit d'un auvent rocheux à l'écart du vallon du Thuya. Le surplomb est creusé dans les dolomies. Il est percé en de nombreux endroits et précédé d'une petite terrasse naturelle. La salle représente une surface de 6m sur 4m. Des murs bâtis à sec par des charbonniers, au début du XX^e siècle, aménagent l'espace. Le site a été occupé à la fin du Néolithique, vers 2500 av. J.C, datation déduite de la présence d'un récipient à pâte orangée portant un décor de lignes incisées ou réalisées par impression des dents d'un peigne, attribuable au Campaniforme de style international. L'industrie lithique est composée d'éclats et de lamelles sur différents matériaux : silex brun, silex brun rubané et silex blond. Certaines pièces ont subi l'action d'un feu violent. Il faut ajouter à ce mobilier sur pierre un fragment de plaquette de schiste.

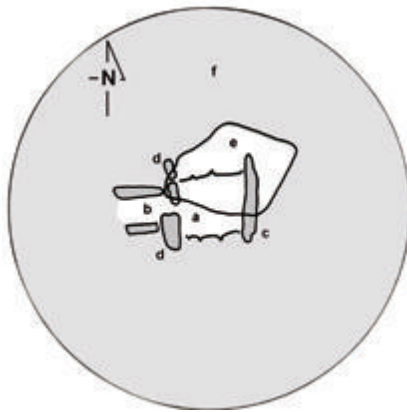
Une fosse a été retrouvée au centre de l'abri, mesurant 1,40m de diamètre environ pour une profondeur, au centre, de 0,60m. Elle contenait un sédiment très noir, peu compact : une terre brûlée mais exempte de charbon de bois et mêlée de grosses pierres et de fragments de planchers stalagmitiques passés au feu. Des ossements animaux, également brûlés, y ont été recueillis. Ce sont essentiellement du bœuf (88% des ossements) : un adulte âgé de 6 à 9 ans et un subadulte de 2 ans environ. La plupart des os correspondent aux parties crâniennes et aux extrémités des pattes. Certains portent des traces de découpe. Une des chevilles osseuses a été sectionnée à la hache. Ce type de vestige reste singulier.

Les dolmens des Adrets

Quatre dolmens occupent les crêtes à l'est du Sommet du Juge, entre Le Val et Brignoles, à une altitude de 350m environ. Ils pourraient avoir été construits par des populations habitant indifféremment les vallées de la Ribeirotte et du Carami. Ce sont chaque fois de petites structures, d'un type que les archéologues qualifient de "bas-rhodanien" : une chambre sépulcrale séparée du couloir par deux piliers qui en rétrécissent l'entrée, un couloir orienté entre ouest et sud-ouest, une dalle de chevet qui, avec les piliers d'entrée, supporte une grande dalle de couverture, le tout pris dans un tumulus de pierres d'une dizaine de mètres de diamètre. Les quatre dolmens des Adrets ne sont ni tous complets, ni parfaitement conservés. Les dalles de couverture manquent pour deux d'entre eux. Le dolmen I qui est signalé à la visite a été endommagé par le tracé du gazoduc et mal restauré. Des pierres ont été prélevées de certains tumulus pour la construction de murets en pierres sèches. Récemment, trois dolmens ont fait l'objet de travaux de consolidation.



Dolmen I des Adrets.



Plan du dolmen I des Adrets : a. chambre sépulcrale ou cella, b. couloir, c. dalle de chevet, d. piliers d'entrée, e. dalle de chevet, f. tumulus.

Les phases de construction d'un dolmen n'apparaissent qu'à la fouille du tumulus lui-même. Pendant longtemps, ce travail n'a pas été effectué parce qu'ingrat et ne restituant que peu de mobilier archéologique. Nous l'avons tenté sur le dolmen IV. On observe que le sol était mis à nu sur la totalité de la surface à bâtir. Les murets latéraux de la chambre et du couloir, montés à sec, assuraient la stabilité des piliers et de la dalle de chevet. En arrière de celle-ci, plusieurs assises de pierres, des dalles d'abord puis des blocs oblongs, formaient une sorte de rampe sur laquelle on faisait glisser la dalle de couverture. Quelques alignements de pierres en certains endroits du tumulus font penser que sa mise en place s'est faite en plusieurs étapes. Cette construction suppose un travail collectif, du temps et de l'énergie, pour extraire et amener les dalles les plus grandes et les plus lourdes même si les affleurements calcaires propices à leur extraction sont sans doute proches. Le poids de la dalle de couverture du dolmen IV, par exemple, est estimé à 3 tonnes.

La chambre sépulcrale est de petite dimension : entre 1,50m et 1,80m de côté. Pourtant, le nombre des individus inhumés y est chaque fois important, de l'ordre d'une centaine environ. En fait, les squelettes qu'on y retrouve ne sont pas complets et représentent ce qui subsiste des nombreux nettoyages et remaniements opérés pendant la longue utilisation du dolmen. Certains os sont conservés et rangés avec plus ou moins de soin, d'autres sont retirés, beaucoup sont brisés, si bien que le nombre exact des individus n'est évalué qu'au terme de nombreux calculs de représentation des pièces anatomiques. Parfois aussi, des individus ont subi une crémation sur un bûcher et leurs ossements brûlés ont été mêlés au reste des inhumations. Pour le dolmen IV, Christophe Reynaud évalue à 89 le nombre des inhumés, soit 23 enfants de moins de 15 ans, 3 individus entre 15 et 20 ans et 63 sujets adultes. Chacune de ces grandes catégories a même été subdivisée de façon à évaluer au mieux la pyramide des âges de cette population. Les pathologies y sont rares (quelques arthroses), des caries des molaires et prémolaires ont été diagnostiquées ainsi que des carences alimentaires pour 17% des individus. Douze incisives et une canine présentent une ou plusieurs encoches sur une face latérale de leur couronne. Ces encoches résultent de l'abrasion de l'émail dentaire par le passage régulier d'une fibre végétale. Sur la base d'exemples ethnographiques, il semble qu'elles témoignent d'un travail de vannerie.



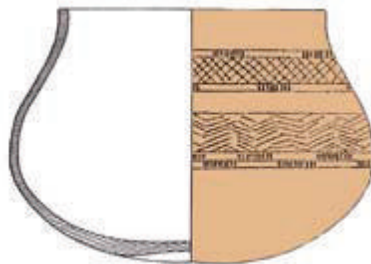
Incisive portant deux encoches latérales (d'après Ch. Reynaud 1995) - Incisive présentant une mutilation (d'après Ch. Reynaud 1995) - La grande lame du poignard du Dolmen IV.

De même, l'incisive d'un enfant âgé de 2 à 4 ans a été intentionnellement limée du vivant de ce dernier, occasionnant une large mutilation en forme de U.

On ignore les raisons de cette mutilation. Les corps sont déposés dans la chambre accompagnés d'objets divers : des flèches



Objets de parure trouvés au dolmen IV des Adrets.



Vase campaniforme à décor dit "international" - dolmen IV des Adrets (d'après Ph. Hameau 1989).

dont on retrouve les armatures, des lames de silex dont certaines ont servi de poignards, des haches dont les lames polies se sont conservées et des objets de parure. Toutes les formes d'armatures existent, foliacées, losangiques, à pédoncule et ailerons, fines ou plus épaisses. Dans le dolmen IV, on a mis au jour une lame de poignard de 17cm de long pour 0,5cm d'épaisseur, aux arêtes rectilignes et à la pointe dégagée, en silex brun rubané caractéristique de la région de Forcalquier. L'examen des retouches des bords de la lame laisse penser qu'elle était emmanchée à l'exemple de certains poignards retrouvés entiers sur les sites lacustres des Alpes. Les formes et les matériaux utilisés pour les perles et les pendeloques sont diversifiés : perles en forme de tonnelet ou d'anneau, en serpentine, en calcaire, en calcite, en callaïs ou en test de coquillage, petits prismes en quartz hyalin aussi appelé cristal de roche, coquillages marins percés (colombelles, trivias, dentales, etc.), dents animales perforées, pendeloques en os ou en défense de sanglier ayant la forme de virgules, etc. Lorsque la fouille permet de retrouver des éléments en place, il apparaît que ces colliers ne montrent pas l'ordonnance symétrique des perles qu'ils ont dans nos sociétés actuelles.

Les restes de petits récipients ont été retrouvés dans la chambre sépulcrale des dolmens mais aussi autour de celle-ci,

sur le tumulus : peut-être des offrandes aux défunts. Il s'agit de bols non décorés, de coupes et d'un vase globuleux à pâte orangée orné sur deux registres. Le décor est fait de lignes parallèles et de traits courts réalisés par impression de la pâte avec un peigne à dents carrées. Les traits étaient incrustés de matière blanche pour les faire ressortir. Ce décor est typique des groupes du Campaniforme et datable du milieu du III^e millénaire.

De la faune est parfois retrouvée dans ces dolmens. Il peut s'agir d'animaux venus s'y réfugier : fouine, lapin, serpent, hérisson, lézard, etc. Des restes de mouton ou de sanglier suggèrent des offrandes alimentaires.

On constate donc que ces structures mégalithiques ont subi d'innombrables remaniements et ajouts pendant le temps long de leur utilisation ce qui rend délicate l'interprétation des vestiges. Elles ont également fait l'objet de nombreuses réutilisations après le Néolithique : dépôt de céramique antique et transformation en poste de chasse, au XIX^e siècle, du dolmen I ; "violation" dans la chambre du dolmen III ; fosse remplie de graviers et des restes d'une urne de l'Age du Fer dans le tumulus du dolmen IV.



Dalle gravée du dolmen de l'Amarron
(photo G. Wagner).

Les dolmens de l'Amarron et du Logis Neuf

Deux autres dolmens sont connus en Provence Verte. Celui du col de l'Amarron occupe le rebord d'un plateau qui domine une vaste partie du massif de la Loube. Il était abîmé au moment de sa fouille, il est totalement détruit aujourd'hui. C'est une petite structure avec un sol dallé prise dans un tumulus de 6m de diamètre environ. L'un des piliers d'entrée est gravé de deux cercles qui pourraient représenter les yeux ou les seins de l'idole des Néolithiques. Georges Bérard y dénombre les restes de 15 individus dont 3 enfants et y signale un mobilier restreint : 1 armature de flèche, 5 perles en tonnelet et 2 récipients dont un, complet, contenant de l'argile. A Nans-les-Pins, au quartier du Logis Neuf, le monument a disparu et ses éléments ont été éparpillés au début des années 50, à la suite de la mise en culture d'une butte



Armatures perçantes du dolmen du Logis Neuf (d'après O. Roudil et G. Bérard 1983).

naturelle. L'intervention archéologique s'est soldée par un tamisage des sédiments remaniés au niveau et à proximité de l'emplacement du dolmen. On ne sait rien de la construction initiale et des ossements humains qu'elle contenait. Pour l'industrie lithique, ont été recueillies de nombreuses grandes lames sur silex rubané brun foncé, quelques petites lamelles et des armatures de flèches foliacées ou losangiques, à retouches couvrantes ou marginales. La parure se compose de petites perles en calcaire en forme de tonnelet, d'un petit prisme en quartz hyalin, non perforé, et d'un petit fragment de coquillage. Une lame polie en roche verte et quelques tessons céramiques non décorés complètent le mobilier.

Les grottes sépulcrales

Il est difficile de savoir quelle différence faisaient les populations du Néolithique entre les dolmens qu'elles bâtissaient pour y enterrer leurs morts et les grottes qu'elles choisissaient pour le même usage. Le mobilier, les âges et sexes des inhumés, le fonctionnement des lieux semblent identiques dans les deux cas. En Provence Verte comme ailleurs, les grottes sépulcrales sont nombreuses et le mobilier mis au jour reste sans grande spécificité. Beaucoup d'entre elles ont été fouillées anciennement sans autre souci que d'y trouver de "beaux" objets. Signalons en quelques unes.

La grotte des Cèdres, déjà citée pour ses niveaux du Paléolithique, a été réutilisée comme cavité funéraire à la fin du Néolithique. Déjà, en 1952, Max Escalon de Fonton signalait l'existence d'une grande fosse sépulcrale. Le mobilier est



Pendentif sur dents animales - grotte des Cèdres
(d'après H. Barge et A. Defleur 1992).



Objets de parure trouvés à la Baume Fère
(fouilles E. Alexis) (photo R. Baus).

composé d'éléments de parure (dentales, dents de renard et de loup perforées, 50 perles en bauxite, 11 perles-pendeloques à coche en os, plusieurs prismes perforés en quartz hyalin, etc.), d'armatures de flèches en silex, de tessons céramiques dont un exemplaire orné de pastilles au repoussé. Quelques objets sont rares : un galet de calcaire portant des traces de colorant rouge (utilisé peut-être pour le polissage des perles en bauxite), une perle en ambre jaune et une pointe de flèche en bronze à long pédoncule.

Dans le massif d'Agnis, la Baume Fère s'ouvre au sommet d'un vallon asséché, face à la plaine de Garéoult drainée par l'Issole. Il s'agit de deux petites salles séparées par un étranglement : les restes humains occupent la partie profonde de la première salle. Les fouilles sont anciennes et aucun vestige n'a été vraiment localisé. Les objets de parure sont diversifiés : perles à ailettes en calcaire, petits anneaux en stéatite, crâches de cerf percées, dentales, la tête renflée d'une épingle en os, etc.



Perles trouvées à la grotte I du Pas Gravet (d'après H. Barge 1978).



Pendentif en cristal de roche de la grotte des Oustaous.

Des lames et des éclats de silex, quelques pointes de flèches et de nombreux tessons de récipients dont des anses en ruban et des fonds plats complètent l'ensemble.

Les rochers du Pas Gravet, au-dessus du vallon des Orris, abritent deux petites cavités. Les deux étaient sépulcrales, l'une d'elles était barrée par un muret monté à sec. Le mobilier est classique sans être abondant : perles en roche verte, lamelles et armatures de flèches en silex et un lisseur en os bien conservé.

Au nord du village de Sainte-Anastasia, en rive droite de l'Issole, la grotte dite des Oustaous Routs a abrité des inhumations et des restes de crémations. Un seul secteur de la cavité était encore en place lorsque nous avons entrepris sa fouille. Celle-ci a permis de récupérer des pendentifs en quartz hyalin, bruts ou polis, des dentales et des perles allongées en stéatite.

Les armatures de flèches sont souvent oblongues, crantées, et certaines sont façonnées dans le calcaire silicifié local, ramassé sur des buttes de la moyenne vallée de l'Issole. Des éclats dont plusieurs ont subi l'action d'un feu violent et des tessons de petits récipients ont été ramassés. Dans la partie antérieure de la grotte, les os brûlés ont été placés dans de petites fosses recouvertes d'une pierre plate. Certaines dents humaines portent des sillons semblables à ceux observés sur des incisives du dolmen IV des Adrets. La découverte de nombreux tessons de céramique tournée suggère le remaniement partiel des lieux à l'époque antique.

On rappellera aussi l'existence d'une cavité sépulcrale sous l'oppidum de Théméré à Rocbaron, ayant contenu les restes de onze individus (la grotte a certainement été vidée à une époque ultérieure) et la découverte, dans une cavité aujourd'hui inaccessible du Rocher de Cotignac, de restes humains calcinés qui pourraient correspondre à un petit ossuaire de la fin du Néolithique. Des cavités à usage funéraire existent aussi dans les gorges du Carami et dans le vallon du Gueilet au Val : nous les signalons plus loin.

Le Carami prend sa source au village de Mazaugues, au pied de la Sainte-Baume. Quelques kilomètres plus loin, il incise le vaste plateau de Cassède, à travers des gorges taillées dans des calcaires compacts et des dolomies. Au bout de 4,5 km, son cours s'infléchit vers l'est et contourne le massif de la Loube. Le Carami draine alors la plaine de Tourves à Brignoles. La partie amont de son cours, entre les deux étranglements des Sauts du Cabri côté sud et du Pont Romain côté nord, a servi de sanctuaire à la fin du Néolithique. Les gorges du Carami comptent en effet douze abris peints et trois cavités sépulcrales. Les premières découvertes ont été faites dans les années 40. Un nouvel examen des sites accompagné de sondages et de fouilles a été effectué par nous-même entre 1980 et 2000. Ces travaux récents modifient la vision que nous avons de la fréquentation des lieux pendant la Préhistoire. L'espace en général est organisé avec des cavités ornées, de petites dimensions au centre, et des abris plus vastes et peut-être plus ornés, en périphérie.



Les Sauts du Cabri à Mazaugues (Photo R. Rouziès).

Le sanctuaire des gorges du Carami



Resserrement des gorges du Carami au niveau du "pont romain".



Entrée de la grotte Chuchy.



L'idole de la grotte Chuchy.

Le groupe central

En rive gauche et en aval de la source de la Figuière, sept grottes occupent le centre des gorges. Elles représentent un groupement de petites cavités, étiré sur 500m, depuis la grotte des Cabro proche du talweg jusqu'à la grotte Chuchy qui domine la vallée.

Entre ces deux stations, une multitude de renforcements offrent leurs parois à l'ornementation. Un choix a été opéré par les Préhistoriques puisqu'ils n'en ont retenu que sept.

Les cavités sélectionnées sont toutes poursuivies par une fissure qui canalise les écoulements d'eau après des intempéries. Les figures sont positionnées sur les côtés ou au plafond de ces fissures, au-dessus du passage de l'eau. Elles ne sont pas toujours très visibles. A la grotte Neukirch, les Préhistoriques ont ouvert un petit hublot de 15cm de diamètre pour placer un motif solaire au fond de la fissure.

Les parois de ces cavités présentent une teinte orangée plus ou moins prononcée. Il s'agit d'une coloration naturelle bien sûr mais il apparaît que les parois grises sont systématiquement délaissées.

Contrairement à la plupart des abris peints à la fin du Néolithique où l'on observe une profusion de figures, la décoration est ici minimaliste. Chaque cavité abrite un nombre restreint de signes. Tous sont de couleur rouge et réalisés avec de la bauxite ou de l'hématite parfois additionnée de talc.

Dans les premières cavités, c'est l'idole qui est figurée. Elle est réaliste et en position couchée à la grotte des Cabro, et accompagnée de plusieurs points. Au trou des Deux Amis et au Trou Nicole, l'idole est schématisée sous la forme d'un arceau et accompagne systématiquement un signe anthropomorphe masculin. A la grotte Alain, l'idole est doublée : deux arceaux dont l'un est plus petit que l'autre.

Dans cette même grotte Alain, on observe un homme couché : un personnage masculin en position horizontale enfermé dans un cadre ovale et accompagné d'une trentaine de ponctuations. Dans la grotte Neukirch, la fissure est occupée par la figuration d'un personnage accompagné d'un signe solaire. Enfin, les deux côtés de la fissure de l'abri Hillaire portent le doublement d'un signe anthropomorphe masculin.

En conséquence, un rythme s'établit dans l'ornementation. Les trois premières stations privilégient l'idole et les trois dernières, le personnage masculin. La grotte Alain est celle où l'on passe d'un thème à l'autre. Une succession analogue, dans la façon de présenter les thèmes est également perceptible : l'idole et le personnage sont d'abord couchés et accompagnés de points, puis ils sont présents à côté d'une autre figure, enfin ils sont doublés.

Reste la grotte Chuchy, la plus haute du groupe en altitude et la seule qui soit vraiment en position dominante. Les figures sont encore tracées dans la fissure et sont plus nombreuses. Côté gauche, l'idole départage des signes anthropomorphes très simplifiés : des croix et des traits verticaux. Un signe soléiforme domine la composition et la représentation d'une hache emmanchée la souligne. A droite, on a peint une scène cynégétique où des personnages encadrent des quadrupèdes qu'André Glory avait appelée un peu rapidement la "chasse au renard". Pour ce groupe de sept cavités, on observe donc une préférence donnée à des renforcements de petites dimensions nantis d'une sobriété et une cohérence de l'iconographie, et l'évolution rigoureuse dans la présentation des thèmes. Il semble qu'on puisse supposer une complémentarité de ces cavités. On a supposé qu'il pouvait exister un cheminement obligé de l'une vers l'autre, une ascension progressive accompagnée de la révélation d'un cycle narratif.

Les sites périphériques

Aux deux extrémités des gorges, la situation est différente. Les abris peints sont de grands auvents en pied de falaise. Aucun ne dispose d'une fissure mais l'humidité périodique y est un critère toujours recherché. A la Baume Saint-Michel, une diaclase, c'est-à-dire une fissure verticale, fait communiquer le plateau avec la grotte et l'eau déferle à chaque pluie. A l'abri de la Chevalière, l'eau sort entre deux strates calcaires. Les concrétions de l'abri de la Roquette évoquent le passage répété de l'eau et une cascade se forme au-dessus de l'abri après des intempéries. L'importance de la couleur orangée du support est surtout visible à l'abri de la Chevalière : les peintures n'affectent que la partie méridionale du site, là où les écoulements d'eau ont provoqué la rubéfaction du calcaire. Dans les autres sites, les parois sont uniformément orange à rouge.

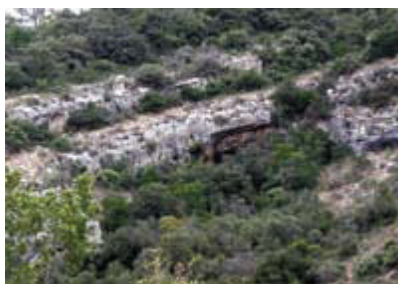
Les abris périphériques ont sans doute été plus ornés que les petites cavités centrales. Les parois susceptibles d'être ornées sont étendues. Devant ces abris, les esplanades permettent un stationnement prolongé des visiteurs. Cependant, le surplomb rocheux n'est pas toujours important et les peintures sont directement frappées par la pluie et se sont moins bien conservées. Les figures



Vue générale du centre des gorges du Carami.

sont résiduelles et non identifiables. De plus, à la Baume Saint-Michel, les parois ont été vraisemblablement nettoyées au moment de l'implantation de l'ermitage. D'infimes restes de peintures ont été analysés : le mélange bauxite + talc évoque une préparation picturale déjà employée à la grotte Chuchy.

On peut donc opposer ces sites ornés périphériques aux petites cavités centrales par l'importance de leur décoration et par la possibilité d'y stationner longtemps. On a d'ailleurs retrouvé un important mobilier contemporain des peintures à la Baume Saint-Michel. Celle-ci avait été occupée au Néolithique ancien Cardial.



La grotte de la Roquette près du resserrement des gorges du Carami.

Elle est donc à nouveau fréquentée au Néolithique final.

Le mobilier suggère des bivouacs répétés et l'apport d'un bagage alimentaire qui réduit considérablement la nécessité de chasser : la faune sauvage ne représente que 11% des espèces retrouvées.

Les récipients sont de petite taille et destinés à la cuisson ou la consommation des aliments.

Vases de stockage, meules et autres ustensiles lourds ou encombrants sont totalement absents.

Les silex blonds ou noirs sont majoritaires et on compte 5 armatures de flèches bifaciales. Une partie du silex est taillée sur place avec parfois quelques maladroites évidentes qui nous font supposer le débitage d'artisans débutants.

La Baume Saint-Michel n'est assurément pas un habitat permanent. Cavité ornée au Néolithique, nantie d'une vaste esplanade, elle représente sans doute une halte obligée au moment de la visite des sites ornés de la vallée. Elle serait un site complémentaire des autres cavités peintes des gorges du Carami.



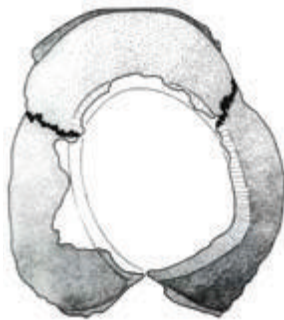
Fouilles à la grotte sépulcrale Jean Bard (photo Ph. Hameau).

Les grottes sépulcrales

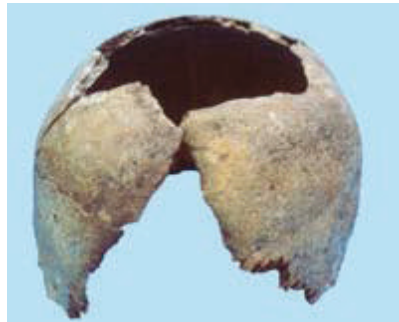
La fouille de trois cavités sépulcrales nous donne quelques indications sur la population qui a fréquenté les gorges du Carami. La grotte Alain, déjà signalée pour ses peintures, a donné les restes de 34 individus, hommes et femmes, enterrés avec un modeste viatique : quelques flèches, deux pointes en os, une plaque calcaire perforée et quelques perles. La cavité avait été obstruée par un muret bâti à sec. Devant la grotte, ont été recueillis de petits vases et des déchets de silex accompagnés de galets ayant sans doute servi de percuteurs. La présence à cet endroit de restes anthropologiques dont ceux d'un très jeune enfant de 9 à 12 mois pourrait indiquer des pratiques complexes liées aux inhumations.

Sur la rive opposée, la grotte A du Charbonnier a été sépulcrale et ornée. Malheureusement, elle a été nettoyée à l'époque historique et nous n'y avons retrouvés que quelques lambeaux de sédiments et les restes de 7 adultes et 2 enfants. Le signe solaire relevé en 1943 a lui-même disparu.

A quelques centaines de mètres de la Baume Saint-Michel s'ouvre la grotte Jean Bard. La fouille de cette galerie a révélé les restes d'au moins 32 individus des deux sexes avec un nombre élevé d'enfants de moins de 14 ans. L'éparpillement des os prouve de nombreux bouleversements au fur et à mesure des apports successifs des corps.



Crâne à double trépanation - grotte Jean Bard (d'après Ph. Hameau 2000).



Crâne à double trépanation - grotte Jean Bard (photo R. Rouziès).

Deux individus ont été trépanés. Le crâne d'un sexagénaire montre une trépanation circulaire de 31mm de diamètre sur la bosse pariétale gauche. Le second crâne, appartenant à un jeune adulte, peut-être féminin, porte une double et exceptionnelle trépanation. La première, ovale, s'étend du frontal aux pariétaux et mesure 100mm sur 75mm. La seconde est triangulaire a priori car son rebord inférieur ne nous est pas parvenu et mesure plus de 60 mm de haut. Un examen des berges de ces deux orifices, les radiographies et surtout les tomographies (images obtenues par scanner) de l'ensemble du crâne permettent

de conclure à l'existence de deux orifices de trépanations ayant cicatrisé pendant quelques mois au moins avant le décès de l'individu. Ce crâne était posé sur un muret dans le renfoncement immédiatement à gauche de l'entrée. Le mobilier archéologique accompagnant les corps consiste en quelques tessons céramiques, des armatures de flèches, deux pendentifs en quartz hyalin et une petite perle en plomb.

Les gorges du Carami sont donc une zone d'expressions picturales et de dépôts funéraires à l'exception de toute autre activité sauf peut-être la chasse. Les Préhistoriques choisissent les lieux qui constituent leurs sites ornés et/ou sépulcraux au sein d'une infinie diversité morphologique et topographique. La localisation des abris peints, leurs potentialités topographiques, la thématique qui y est exprimée, nous amènent à penser que l'espace formé par les gorges du Carami est organisé d'une manière réfléchie. Cette organisation générale peut signaler l'existence de rites de passage. La vallée, délimitée et dominée par les barres rocheuses, constitue un espace sacré, un lieu de rites, de cérémonies funéraires, de transformation des matières siliceuses et d'activités cynégétiques. Plus au nord, s'étend la plaine où se développent l'agriculture, l'élevage, et où l'on vit et travaille au quotidien. Il n'est pas infondé alors d'évoquer la complémentarité des deux espaces, le cultivable et le boisé, le permanent et le périodique, le profane et le sacré...

Un premier site de plein-air

Cette complémentarité des deux espaces peut aussi être confondue au sein d'un même vallon. Ainsi, au départ de la forêt des Brasques, dans la partie amont du vallon du Gueilet, au Val, différents sites de la fin du Néolithique ont été étudiés. Deux habitats ont été repérés, l'un au niveau de l'actuelle ferme dite de la Blanche, presque totalement détruit par l'exploitation à ciel ouvert d'un gîte de bauxite, l'autre au-dessus du Mas Gueilet, connu par des ramassages de surface. Là, le matériel lithique consiste essentiellement en éclats de calcaire silicifié dont on a notamment tiré deux armatures de flèches. La céramique est diversifiée et caractéristique : vases de stockage ornés de cordons horizontaux et munis de boutons, récipients à parois fines et décor de cordons à peine marqués, une anse en ruban, des fonds plats. Un talon de lame polie et des fragments de meule complètent l'ensemble. Des morceaux d'argile cuite remontés par les labours appartiennent peut-être à des restes de murs. Sans en connaître vraiment l'ampleur, il semble s'agir d'un site de plein-air appartenant au même grand ensemble culturel que le Plan Saint-Jean. On peut facilement imaginer des parcelles défrichées et cultivées sur les rives du Gueilet, au sud du groupe de maisons.



Objets de parure et industrie lithique de la grotte du Grand Jas (photo R. Rouziès).

Les grottes du Grand Jas

A 500m plus au sud, les grottes du Grand Jas ont été découvertes après l'incendie de 1991 qui a ravagé la chaîne de collines qui sépare la plaine de Brignoles-Tourves et le vallon du Gueilet. La grotte n°1, ouverte au sud, est profonde de 3,50m pour une hauteur à l'entrée de 1m environ. C'est une petite cavité à usage sépulcral. Elle a été vidée de son mobilier à l'époque historique si bien qu'on n'y a retrouvé que les éléments les plus petits, ceux qui se sont infiltrés jusqu'à la base des sédiments. Les os humains ont certainement été jetés sur la pente. Les restes d'un mur en pierre sèche barraient encore l'entrée comme cela avait déjà été observé à la grotte Alain.



Perles à ailettes de la grotte du Grand Jas au Val.

Le matériel se compose de près de 500 perles (disques fins en calcaire, en test de coquillage ou en stéatite, perles dites à ailettes en calcaire, etc.), d'une armature de flèche foliacée à section triangulaire très semblable à un exemplaire recueilli au dolmen IV des Adrets, et de quelques tessons céramiques. Les dents ramassées évoquent essentiellement une population jeune. A quelques dizaines de mètres, la grotte n°3, à peine plus grande, a probablement servi de lieu de débitage du silex.



Signes anthropomorphes masculins à l'abri A des Eissartènes.



Cervidés et alignements de ponctuations à l'abri A des Eissartènes.

L'abri A des Eissartènes

De l'autre côté du vallon, au nord, juste au-dessus du site du Mas Gueilet, s'ouvre l'abri A des Eissartènes : un grand auvent rocheux précédé d'une esplanade, orienté plein sud, couvert de peintures schématiques, rouges et orangées. C'est certainement l'un des abris ornés au Néolithique les plus grands et les plus richement décorés de la Provence. A l'origine, les figures s'étaient sur une



Vue générale de l'abri A des Eissartènes.

longueur totale de 23m. Il en reste un panneau de 8m de long environ, très dégradé. Les signes sont classiques du répertoire schématique : personnages masculins, cervidés, un signe en collier, des traits courts, des ponctuations et des grilles. Cet ensemble a été réalisé en trois grandes phases au vu des superpositions et des différences de teintes des figures. Dans l'ordre chronologique, elles sont d'abord rouge carmin, puis rouge vermillon et enfin orangées. L'analyse des matières pigmentaires a été réalisée par Marie-Pierre Pomies et Michel Menu du Centre de Recherche des Musées de France, sis au Louvre. Le rouge carmin est dû à l'utilisation de l'hématite, le vermillon à celle de la bauxite et les figures orangées sont faites avec de l'ocre, tous matériaux ramassés localement. Mais surtout, la paroi a été entièrement badigeonnée avec une solution d'ocre diluée avant que l'on y trace les premières figures. L'abri A des Eissartènes étant le seul grand abri du vallon du Gueilet mais présentant une paroi naturellement grise, il fallait que celle-ci soit peinte en orange pour satisfaire



Les matériaux colorants utilisés au Néolithique.

au fameux critère de la rubéfaction. L'esplanade de l'abri est vaste. Elle pouvait servir au rassemblement des hommes et à diverses activités en relation avec l'acte de peindre. La pente a été défrichée et mise en culture à l'époque historique (Eissartènes signifie "les terres essartées", défrichées) et l'éventuel mobilier archéologique a disparu, mêlé à la terre des terrasses agricoles. En conséquence, et même si l'on ne peut être tout à fait certain de la stricte contemporanéité de ces divers sites, cette partie amont du vallon du Gueilet montre une complémentarité de sites aux fonctions différentes. Dans un périmètre restreint existent un habitat, une grotte sépulcrale et un abri peint : les activités du quotidien se déroulent au centre d'un petit terroir bordé par deux cavités réservées à des pratiques exceptionnelles.

Quelques découvertes pour l'Age du Bronze

L'apparition puis le développement de la métallurgie du bronze marque une évolution du Néolithique à l'Age du Bronze. L'artisanat se spécialise. Les artisans du feu et les hommes d'armes affirment leur prééminence dans une société toujours rurale.

En Moyenne Provence, la fin du Néolithique se prolonge jusqu'aux débuts du II^e millénaire av. J.C. : l'habitat du Plan Saint-Jean en est un bon exemple. Ailleurs, la métallurgie est déjà connue : le cuivre des mines de Cabrières dans l'Hérault est exploité dès la charnière des IV^e et III^e millénaires av. J.C., par exemple. La Provence semble ne bénéficier que de quelques objets métalliques importés et le terme de Chalcolithique (Age du Cuivre) a fini par disparaître du tableau chronologique provençal. L'entrée dans la période suivante, l'Age du Bronze, est elle-même difficile à cerner et le territoire restreint de la Provence Verte n'échappe pas à ces imprécisions.

Des traces d'habitat

A Châteauvert, au pied de la butte qui domine la rive gauche de l'Argens, le creusement d'une tranchée a révélé l'existence d'un habitat de plein-air sur cette première terrasse du fleuve et sur le petit plateau qui la domine. Le site a manifestement été lessivé et son mobilier a été emporté vers le cours d'eau. Les vestiges consistent en tessons de grosses jarres décorées de cordons digités ou de lignes d'impressions rondes, de fragments de meule en grès, d'une armature de flèche foliacée et d'une cuillère en terre cuite. Ce site a été daté des débuts de l'Age du Bronze. On note sa position stratégique, au niveau du resserrement de la vallée et dominant les terrasses cultivables du fleuve Argens.



Vase "en toupie" - Castellás de Forcalqueiret (d'après Ph. Hameau 1999).



Urne à décor digital du site de Saint-Mitre (d'après J. Bérato et al. 2001).

La construction du château dit Castellás de Forcalqueiret, à partir des débuts du XIII^e siècle, s'est sans doute faite en dispersant les vestiges d'un habitat perché très ancien. Dans une faille du substrat, sous les niveaux médiévaux, ont été recueillis les débris d'une petite tasse à fond conique d'un type qu'on appelle communément "vase en toupie". Un tel récipient est caractéristique du Bronze ancien.

Des prospections et quelques sondages (surveillance du canal de Provence par François Carrazé) ont révélé l'existence de nombreux sites de la fin de l'Age du Bronze dans la plaine de Saint-Maximin. La fréquentation des mêmes stations s'est même souvent prolongée pendant une partie de l'Age du Fer. Ce sont les habitats de plaine ou de coteau de Notre Dame de Sceaux, de Francon/La Roquette, de Saint-Mitre, de Peyrecède, du Chemin Herbous, du Prugnon, de Boucard ou du chemin d'Aix. Le mobilier servant à les dater est essentiellement céramique : urnes, coupes, gobelets, à décors de lignes d'impressions digitales ou réalisées avec la pointe d'un outil. Une petite épingle en bronze à tête sphérique a été découverte à Saint-Mitre, un anneau en bronze coulé au Chemin d'Aix. Quelques fosses souvent remplies de cendres, de charbons de bois et d'argile cuite ont été parfois repérées : elles ont pu servir de foyer ou de vidanges de foyers. De l'Age du Bronze aussi mais sans autre précision est daté un fossé trouvé lors des fouilles du couvent des Dominicaines à Saint-Maximin.

Les utilisations ponctuelles des lieux

Des sites à usage sépulcral et des découvertes de dépôts d'objets métalliques sont connus en Provence Verte, essentiellement datés de la fin de l'Age du Bronze. Plusieurs sites de l'ubac de la Sainte-Baume sont concernés. Ce sont d'abord les deux grands tumulus placés aux confronts du Plan d'Aups et de Nans-les-Pins : celui dit des Béguines à l'ouest et celui du Grand Clapier à l'est. Le premier, d'un diamètre de 16m environ, a livré une bassine et les fragments d'une tige, toutes deux en bronze, des restes humains brûlés et des fragments céramiques. Le second, d'un diamètre équivalent, abritait un petit coffre de pierres recelant quelques tessons céramiques. Dans les deux cas, la structure et son mobilier ont été attribués à l'extrême fin de l'Age du Bronze et aux débuts de l'Age du Fer. Le tumulus du Grand Clapier a été détruit lors de la construction de la route.

Dans un renforcement de la roche, près de Font Mauresque, à Mazaugues, aurait également été trouvée une petite lame de poignard en bronze, de 35cm de long, présentant une courte soie percée de trois trous de rivets. Elle est datée du Bronze moyen ou des débuts du Bronze final selon Ch. Lagrand.



Décor et forme céramique à anse "ad ascia" - grotte aux monnaies (d'après Ch. Lagrand 1968).

En dessous du sanctuaire de la Sainte-Baume, la grotte aux Monnaies est un petit abri d'abord utilisé au Néolithique moyen (lames et lamelles en silex, armatures de flèche et vase à panse ovoïde) puis entre Bronze moyen et final. Plusieurs tasses pourvues d'une anse à protubérance dite "anse ad ascia" ainsi qu'un fragment de poignard en bronze à trous de rivets datent de cette seconde période.

Dans les gorges du Carami, une galerie latérale de la Baume Saint-Michel appelée galerie Eugénie a restitué les vestiges de deux voire trois inhumations accompagnées d'un mobilier céramique que l'on attribue à la fin de l'Age du Bronze. On note les restes partiels d'un individu âgé de 17 à 19 ans et d'un adulte mature. Les récipients, 12 au total, sont des urnes aux surfaces polies, un gobelet et une tasse à anse à protubérance supérieure. Les décors sont incisés (un double sillon ondulé) et excisés (des triangles obtenus par enlèvement superficiel de pâte).

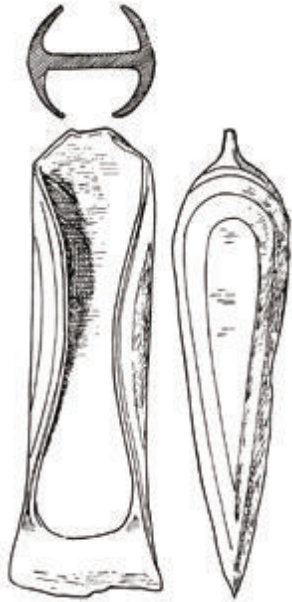


Décors céramiques de l'Age du Bronze - galerie Eugénie de la Baume Saint-Michel (d'après Ph. Hameau 2000).



Petite plaque en bronze à décor imprimé - pseudo-dolmen des Fouilles (d'après Ph. Hameau 2000).

Sur l'autre rive du Carami et dans la zone appelée Crau de Sarrasin, c'est un petit abri naturel, le pseudo-dolmen des Fouilles, qui a servi de bivouac au Bronze final. Les lieux ressemblent en effet à un dolmen mais il s'agit en fait d'un énorme rocher qui a résisté à l'érosion, posé sur les deux côtés d'une fissure naturelle du plateau. Ce n'est donc pas une structure construite par l'homme mais celui-ci l'a utilisée et y a abandonné les restes de plusieurs urnes et coupes, un fragment de meule en grès et une petite plaque de bronze de 9 cm de long. Pour cette dernière, une perforation dans chaque angle suggère un petit ornement fixé sur un matériau peut-être en matière périssable (bois, cuir). Le décor est complexe, réalisé par estampage, à l'aide de six matrices différentes. Les restes d'un petit foyer ont été retrouvés en avant de l'abri.



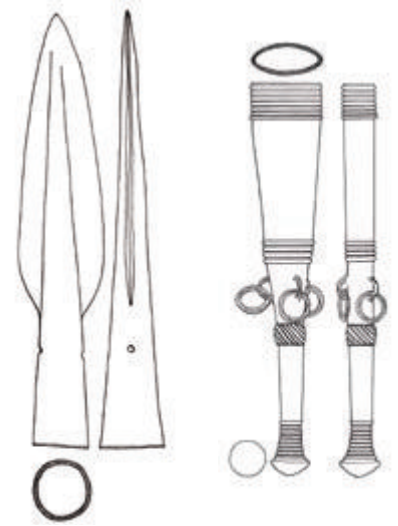
Hache à ailerons - site de Farigourière (d'après J.C. Courtois 1957).

Du Bronze final date aussi une sépulture fouillée anciennement dans l'aven des Fées, cavité profonde au cœur du Vallon Sourn et en rive droite de l'Argens, près d'une grande arche rocheuse que la tradition signale comme le pont que franchissaient des êtres surnaturels, d'où son nom. On ne sait rien des ossements humains mais le mobilier qui l'accompagnait s'avère riche : une pointe de flèche à ailerons et long pédoncule, un rasoir à lame ajourée et une épingle dont la tête est décorée, le tout en bronze.



Bracelet à décor de guillochis - site de Farigourière (d'après J.C. Courtois 1957).

Au Val, à l'extrémité orientale de la longue falaise dite des Eissartènes, l'abri B a livré les restes d'une inhumation secondaire d'un adulte jeune accompagné d'un prisme de quartz hyalin et de quelques tessons céramiques dont un fragment de couvercle. Ces restes épars, jetés semble-t-il sur l'éboulis qui constitue la base de l'abri, sont attribuables à l'extrême fin du Bronze final. A l'autre extrémité de la même falaise, la première installation de l'habitat perché dit Couloir des Eissartènes est vraisemblablement contemporaine de la sépulture trouvée à l'abri B. Le mobilier de cette période y est très rare. La zone de Pourrières où ont été repérés quelques habitats du Bronze Final II à IIIb est également connue pour ses tumulus. Beaucoup d'entre eux ont été rajeunis et placés à l'Age du Fer. Le tumulus de la route de Rians avec son inhumation prise pour partie dans un amas de chaux serait peut-être de l'extrême fin de l'Age du Bronze.



Pointe de lance à douille et fourreau mouluré et orné d'anneaux, site de Farigourière (d'après J.C. Courtois 1957).

Toujours à Pourrières, le domaine de la Grande Pugère occupe la rive droite de l'Arc. Dans les années 50, au lieu-dit la Farigourière, à la suite du défoncement d'une vigne, a été trouvé un dépôt de fondeur : une fosse contenant de nombreux objets en bronze pour un poids total de 6 kilogrammes. On ne compte rien moins que 21 bracelets, 9 haches ou fragments de haches, 4 parties d'épées, 2 fourreaux d'épées, 2 couteaux incomplets, 1 pointe de lance à douille, 2 fragments de pointes de lances, une plaque agrafe de ceinturon, 1 fragment de faucille, un poinçon, une tige repliée et 6 lingots de bronze. Certains objets sont de très belle facture, d'autres non. Les fourreaux d'épée sont considérés comme exceptionnels, à décor mouluré, réalisés par la technique de la cire perdue. Cet ensemble est placé à la transition des Ages du Bronze et du Fer.

Conclusion

Un patrimoine fragile.

Le patrimoine préhistorique du présent territoire s'avère donc potentiellement riche. Les récentes interventions archéologiques dans la plaine de Saint-Maximin et celles qui leur succéderont sur d'autres communes apporteront nécessairement de nouvelles informations sur le peuplement préhistorique de la Provence Verte. Il manquait peut-être jusqu'ici une petite synthèse pour rassembler les informations déjà connues sur la Préhistoire locale : ce livret s'est efforcé, modestement et superficiellement, de combler cette lacune.

Les sites présentés ici sont rarement visibles. Dans tous les cas, une visite sans conduite guidée apporte peu au visiteur car l'essentiel de l'information est dans ce que les archéologues sont capables de restituer d'une lecture du paysage et des lieux et d'une étude du mobilier archéologique qui y a été mis au jour. Ce mobilier est lui-même dispersé dans diverses collections privées ou, lorsqu'il s'agit de fouilles récentes, entreposé dans des lieux officiels : dépôts de fouilles du Ministère de la Culture, laboratoires universitaires, etc.

La Maison de l'Archéologie, au Val, est l'un de ces lieux et sa Vitrine de la Recherche s'efforce de présenter, régulièrement, les sites archéologiques locaux les plus caractéristiques en quelques panneaux, maquettes et exposition d'objets.

Toute fouille archéologique est soumise à autorisation présentée auprès du Service Régional de l'Archéologie et les archéologues professionnels eux-mêmes travaillent en fonction de cette législation sur les fouilles. Fouille clandestine, destruction totale ou partielle d'un site, actes de vandalisme sont punis par la loi. Ces dispositions sont coercitives mais nécessaires si l'on veut prévenir toute perte d'information. Ces quelques pages ont montré que des sites hâtivement fouillés ou détruits n'ont permis que de dresser, au mieux, un inventaire du matériel qu'ils recélaient. Or, ce n'est pas le nombre des objets qui fait l'intérêt d'un site archéologique mais les renseignements que l'on peut déduire de la connaissance de leur emplacement exact sur les lieux.

Des découvertes fortuites peuvent toujours être faites : plutôt que de déplacer objets ou structures, il vaut mieux avertir les archéologues qui aviseront des mesures à prendre pour garantir l'intégrité du site. De ce respect des sites dépend une connaissance diffusée à tous des richesses de notre patrimoine commun.

Adresses utiles

- Maison de l'Archéologie et association ASER, 21 rue de la République 83143 Le Val
Tél. 04 94 86 39 24
- Centre Archéologique du Var 14 boulevard Bazeilles 83000 Toulon
Tél. 04 94 41 04 35
- Pôle Archéologique Départemental du Var
Le Clos de la Tour
17 rue Gustave Bret
83600 Fréjus
- Service Régional de l'Archéologie (DRAC)
21-23 boulevard du Roy René
13617 Aix-en-Provence
Tél. 04 42 99 10 00

Pour en savoir plus

- F. Boyer, 2006, Mémoires Millénaires, guide des sites préhistoriques en Provence-Alpes-Côte d'Azur, Nice, Ed. Mémoires Millénaires, 228p.
- J. Courtin, 1976, Le Néolithique de la Provence, Mémoire de la Société Préhistorique Française, t.XI, Paris, Ed. Klincksieck, 355 p., 126 fig.
- J. Courtin, 2000, Les premiers paysans du Midi, Paris, Ed. La maison des roches, 126 p.
- A. Defleur et Crégut-Bonnoure, 1995, Le gisement paléolithique moyen de la grotte des Cèdres (Var), Documents d'Archéologie Française, paris, Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 179 p. 134 fig.
- Ph. Hameau, 2000, Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique : la haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves - Var), Supplément n°7 au Cahier de l'ASER, 227 p. 201 fig.
- O. Roudil et G. Bérard, 1983, Les sépultures mégalithiques du Var, Paris, Ed. CNRS, 222 p.
- Nombreux articles dans le "Bulletin Archéologique de Provence", les "Cahiers de l'ASER" et les "Cahiers de l'Association d'Histoire Populaire de Tourves".